

DR590
H343
1920

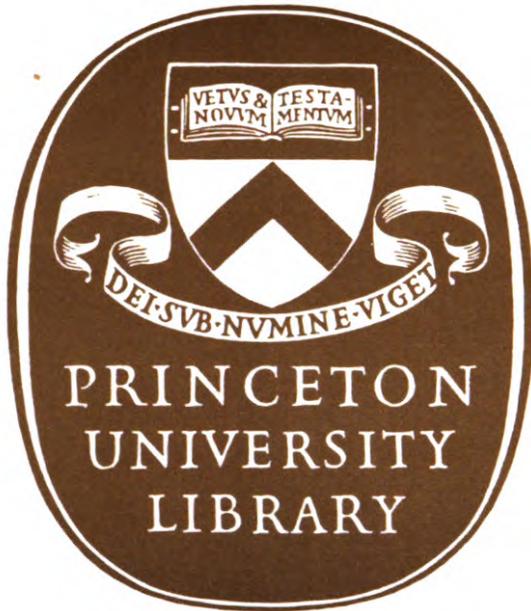
Princeton University Library



32101 076527082

RECAP

A ANGORA
MUSTAPHA KEMAL



ALAEDDINE HAÏDAR
Envoyé de Presse

A ANGORA
AUPRÈS DE
MUSTAPHA KÉMAL

Dédié à
M. Pierre LOTI
de l'Académie française
En hommage très respectueux
envers
notre Grand Défenseur.



ÉDITIONS " FRANCE-ORIENT "
5, Avenue de l'Opéra, 5
PARIS

(RECAP)

(~~SX~~)

JR510

.H313

1720

AVERTISSEMENT

« France-Orient » est une tribune libre, un tribunal d'enquêtes, si l'on veut, mais sans juges, ni accusés, à plus forte raison, où sont admis et écoutés tous les plaidoyers sincères, courtois et loyaux.

En accueillant, au moment de la Conférence de Londres, ce *Carnet de route* d'un Correspondant de guerre turc, en présentant au public français averti cette charmante plaidoirie, cette séduisante description du pays, de l'âme, de la foi kémalistes, vus par des yeux francs de jeunesse et de patriotisme fervent, le Comité *France-Orient*, entend prouver à ses amis ottomans — qui le sont restés malgré toutes les vicissitudes, les inimitiés passagères et les emprises cruelles pour tous, d'un seul ennemi déloyal et irréciliable — que la France est toujours la véritable Terre indépendante et libre du Droit et de la Justice.

Alaeddine Haïdar bey élevé à Genève, dans la blancheur des cimes et la pureté des lacs suisses, en reflète la clarté dans le décor plus sévère, mais non moins agreste des

Alpes Pontiques. On dirait, à le suivre agréablement au fond de cette mystérieuse Anatolie, que nous nous imaginions plus rude, un peu sauvage, pour tout dire — si loin de Paris évidemment — on dirait que le ranz des vaches prolonge là-bas les sons grêles et rauques, tour à tour, des cornes et sonnailles du Lauberhorn, dans le silence attentif du soir...

Notre Correspondant, aux souvenirs de Coppet, y découvre jusqu'à l'esprit, non moins aventureux, de M^{me} de Staël, dans le cœur des nouvelles *Désenchantées* que « leur ardeur poétique et guerrière, toute la fougue de l'amazone kémaliste, l'éminente poétesse et romancière turque Halidé Edib Hanoum, a conduites à Angora, pour la lutte de l'Indépendance et de la Liberté ».

L'image vénérée du grand défenseur de l'Islam, notre Loti, auquel Alaeddine — j'allais écrire Aladin tant sa lampe est vraiment merveilleuse — a dédié ces feuilles éparses au vent de l'Ilkaz, plane aussi dans cette atmosphère lumineuse « qui rappelle les beautés d'Ispahan et les charmes d'Aziyadè ». Ceci n'est pas pour nous déplaire et la flatterie de cette dédicace touche au plus délicat asile de l'âme française qui déplorait la

« mort de notre chère France en Orient ».

Et nous voici déjà un peu loin du Mont-Blanc quand tout à coup surgit Guillaume Tell. C'est Mustapha Kémal, l'hôte au kalpak noir, campé à Angora, comme sous la tente, où il concentre toute sa force de travail dans les veillées prolongées de ses nuits de stratège qui ont émacié son corps et roidi sa volonté froide. C'est le « prédestiné coranique » qui d'un seul mot, terrible et fort, irrésistible, propagé, dans un trait de poudre, jusqu'à l'Afghanistan, jusqu'à la Perse, dans l'Azerbaïdjan, à Bokhara, en Arabie, a précipité sur ses pas toute une foule hétéroclite de peuplades indisciplinées, depuis les Tartares et les Kirghis du Turkestan jusqu'à des nègres et des chinois enfuis de la Russie bolchéviste — les hordes de Djenghiz khan — vers la guerre sainte, vers l'indépendance sacrée.

Car c'est cela que fait ressortir notre Correspondant de presse, cette vérité contre laquelle des erreurs plus ou moins volontaires ne sauraient prévaloir.

C'est l'indignation et l'exaspération d'un peuple, c'est le réveil de la conscience turque qui ont mis l'Anatolie à feu et à sang.

Celui qu'on nous a si faussement représenté

comme un chef de bandits, le conducteur infatué de ce troupeau de chèvres d'Angora dont les bonds capricieux troublent les vallées profondes et les puits de pétrole de la Mésopotamie, est, en réalité, nous dit Haïdar bey, un conducteur d'hommes et plus encore, un apôtre, l'apôtre de la Résurrection islamique. Tout autour de lui respire son souffle. De toutes parts, les volontaires sont accourus, les « tchévés », les francs-tireurs, escarmoucheurs de guérillas et de raids nocturnes, dont l'organisation secrète met en déroute et tient en haleine l'Europe entière déconcertée. Du fond des Indes, le Monde musulman a, de même, tressailli à sa voix contre l'ennemi qui suppute les chances de démembrement du vaste empire d'Osman en faveur de ses clients byzantins. Le pays kémaliste, c'est la Turquie tout entière et c'est tout l'Islam, ne l'oublions pas.

Certes, des éléments disparates y foisonnent et les soviets n'en sont pas, apparamment, le moindre facteur, instrument d'occasion, d'ailleurs redouté, dont le maître se sert « comme des serpents auxquels on s'accroche quand on se noie » selon le mot imagé d'un vieux turc de la Corne d'Or. Mais l'Islam est essentiellement réfractaire, de par les *hadilh*

mêmes du Coran, au Bolchevisme. Le Prophète n'a-t-il pas dit : « Si vous êtes des sédi-
tieux, Dieu vous châtiara » et le proverbe turc
n'ajoute-t-il pas : « Je suis Seigneur, tu es
Seigneur, qui est-ce qui étrillera l'âne ? »

C'est, en deux mots, tout le respect de
l'autorité et de la propriété si chères aux
sectateurs de Mahomet.

Le danger rouge et vert n'est qu'un trompe-
l'œil en Turquie. Les soviets de Russie ne
l'ignorent point. L'article premier du traité
de Bakou stipulait en effet nettement : « La
Russie des Soviets s'engage à cesser toute
propagande communiste sur tout le terri-
toire turc pendant la durée du présent
engagement ». Voudraient-ils continuer qu'ils
ne le pourraient pas, ajoute fort judicieuse-
ment notre confrère M. Georges Labourel,
en commentant cette situation dans l'*Echo
de Paris* du 12 Janvier dernier, car c'est
Zinovieff lui même qui déclare que le com-
munisme chez les musulmans n'est qu'une
« idée enfantine ». Le Turc est avec Moscou par
opportunisme, parce que Moscou peut l'aider
dans sa lutte, *propter necessitatem*. Et cette
nécessité répond encore à une loi profonde
de l'Islam ; c'est la méthode d'Islamisation si
fortement mise en lumière par les célèbres

commentateurs du Coran. Le dogme fondamental, en législation musulmane, de la Contrainte, domine les moslems, les Résignés en Dieu, qui ne prennent les armes que pour défendre le Croissant, ne se soumettant à la force qu'aussi longtemps qu'ils ne peuvent s'y dérober. Si le musulman continue à obéir à une loi *non islamisée*, dès qu'il est en état de repousser la contrainte, il devient passible du feu éternel. Il ne peut, en conséquence, refuser d'obéir à une loi *islamisée*. C'est pour n'avoir pas su deviner cette nécessité ou pour avoir voulu pratiquer cette méthode d'islamisation par la force que les Allemands ont fait dévier l'organisme ottoman et précipité ce pays à l'abîme. C'est pour la méconnaître que la Grande-Bretagne, afin d'enrayer, s'il se pouvait, la colère islamique redressée contre son hostilité, dépêche en vain ses *missi dominici* protestants vers les Arabes que Mustapha Kemal peut rallier d'un signe, du signe de détresse et d'excommunication aussi, c'est pour l'oublier enfin que nos troupes de Cilicie s'exposaient aux pires attaques.

La Conférence de Londres rectifie les positions, mais tirons en cet enseignement grave, si profitable à nos intérêts français, c'est

qu'en *islamisant* notre progrès en Turquie, en acceptant de traiter avec égards l'adversaire d'hier — d'ailleurs contraint et forcé et loyal autant que courageux — en reconnaissant la valeur de son droit à la vie et à l'indépendance promise aux peuples selon leurs aspirations ethniques, et non selon les nôtres, nous aurons travaillé à la « Résurrection de la France en Orient ». C'est ce que nous disait récemment, en suggérant cet autre titre au prochain livre de Loti, une Auguste Princesse Musulmane, dont les yeux de foi et de lumière, l'âme mystique et pure de l'Orient voilée sous la modestie royale, ont illuminé de son ardent patriotisme et guidé la marche à l'étoile, l'enchantement joyeux à travers les horreurs de la guerre d'Alaedine Haïdar et le nôtre par surcroît, avec nos espérances d'un rapprochement d'amitiés séculaires — sur le chemin d'*Angora chez Mustapha Kémal*. C'est l'intérêt principal de ces lignes un peu rétrospectives mais qui jettent, pour nous Français surtout, une projection profitable vers l'avenir de la France en Orient.

P. ABDON-BOISSON,

*Secrétaire général fondateur du Comité "France-Orient",
Délégué politique à la Section "France-Turquie".*

PRÉFACE

On peut tuer le Turc... On ne
peut pas le vaincre.

(NAPOLÉON I^{er}.)

Il y a de cela exactement sept ans, en 1913, M. Georges Remond, correspondant de guerre de L'Illustration, au camp turco-arabe de Tripolitaine, écrivait à son retour :

« J'avais appris qu'un peuple n'est point vaincu, quelles que soient les forces qui le menacent, tant qu'il ne se résigne pas lui-même ; qu'il trouve dans sa religion son plus efficace moyen de résistance, et que la force et la durée de celle-ci devraient être mesurées à la profondeur de sa foi. »

L'auteur citait encore dans ce même livre une phrase de Napoléon I^{er} sur les Turcs, une phrase vieillie, mais dont on commence à reconnaître en France la justesse :

« Je serai utile à mon pays, si je puis rendre la force des Turcs plus redoutable à l'Europe. »

*
**

Rentré d'Angora, je viens d'écrire ces notes, ces articles, et je les réunis ici. C'est un amas d'impressions très disparates. Le lecteur y trouvera peut-être tontefois quelque lumière sur ce qu'est le mouvement nationaliste turc en Asie mineure, tant calomnié, si peu connu.

Arrivé à Constantinople, j'adressais ces mots à une Revue française :

« Je rentre d'Angora, de l'Anatolie soulevée et luttant contre ceux qui veulent l'étouffer ; je tiens à faire entendre en France — la seule terre de liberté à l'étranger où peut encore s'élever la voix des opprimés — un cri bien faible hélas, en faveur d'un peuple entier qui lutte pour la défense du sol natal...

« Là-bas, tous — jeunes et vieux — ont pris les armes, en ont trouvé Dieu sait où, car la Turquie désarmée fut honteusement attaquée à Smyrne. Tous, jeunes et vieux, se sont levés

pour la défense du territoire ottoman, pour cet idéal humain le plus impérieux : La lutte pour la vie !

« Stamboul, notre cher et paisible Stamboul de jadis, le sol sacré de notre foi, le berceau de notre nation est sous la menace persistante des bouches à feu des cuirassés britanniques, prêts à vomir la mort, prêts à réduire en poudre nos mosquées, nos turbés, nos minarets et nos palais qui ne sont plus nôtres... »

« A Stamboul, où l'on chérissait la France, règne la terreur hypocrite des Britanniques, qui s'efforcent de saper l'œuvre française établie en Turquie depuis des siècles. »

*Stamboul... l'Anatolie... quels contrastes !
Quels aspects !*

Tandis qu'ici l'âme turque se sent morfondue, là-bas, sur la terre indépendante encore, on respire la liberté, la liberté de vivre !

En Europe, l'argent grec, l'or anglais font leur œuvre basse de calomnies : « une bande de brigands qui lèvent leurs yataghans sur la tête des malheureux chrétiens d'Orient ».

Des chrétiens ? Étaient-ce des chrétiens ceux qu'on a vus à l'œuvre, au nom de la civilisation britannique dans les carnages de Smyrne, de Menemen, d'Aïdine et de Nazli ? Les milliers d'émigrés qui logent à la belle étoile à Angora, à Konia, fuyant les armées de la civilisation, sont trop loin de ce monde civilisé pour qu'il y prête attention !

Mais l'Angleterre même hésite aujourd'hui devant la lutte suprême des Turcs, car ceux-ci que l'on croyait morts ressuscitent...

Oui, ce qu'une poignée d'hommes a réussi à faire à Angora, contre les volontés coalisées de l'Europe, dépeint admirablement le droit d'un peuple et sa volonté inébranlable...

Il y a au monde deux Irlande... la vraie et celle des Turcs... Elles ont fraternisé et luttent contre un même ennemi pour un idéal commun...

ALAEDDINE HAIDAR.



MUSTAPHA KÉMAL PACHA

Chef des Nationalistes Ottomans
et du Gouvernement d'Angora.

A ANGORA

AUPRÈS DE

MUSTAPHA KÉMAL

Carnet de route
d'un Correspondant de guerre.

I

EN MER NOIRE. — DES SIGNAUX MYSTÉRIEUX.
— EN VUE DES CÔTES KÉMALISTES. —
INÉBOLI, L'ANTIQUE INÉPOLIS. — SUR LA
TERRE INDÉPENDANTE. — UN PEUPLE QUI
PREND LES ARMES. — EN ROUTE VERS
ANGORA. — LES HALTES DANS LES MON-
TAGNES. — LA SUISSE ANATOLIENNE OU
LES ALPES PONTIQUES. — EDJEVID,
L'AUBERGE ET RELAI PERDU DANS LES
MONTS.

Fin Septembre 1920.

Le *Bruenn*, gros paquebot du Lloyd
Triestino, lève l'ancre dans la Corne d'Or.
Un beau soleil d'automne fait miroiter dans
l'onde calme du port les reflets lumineux

que renvoient les dômes des mosquées de Stamboul... ce Stamboul à la silhouette encore si belle, mais hélas qui a tout à fait changé depuis que l'Angleterre y a mis son pied, depuis que ses monstres d'acier sont ancrés dans ce paisible Bosphore, dirigeant les gueules de leurs canons — prêts à vomir un déluge de fer et de feu — vers les fins minarets.

En mon for intérieur, pourtant, une joie indescriptible me réchauffe... c'est que je quitte un sol déjà étranger, pour une terre indépendante encore, où se livre la lutte désespérée d'un peuple qui veut son droit à la vie.

Le soir est presque venu lorsque nous perdons de vue, à l'horizon du couchant, l'entrée du Bosphore. La mer est calme et le *Bruenn* a pris la route du large se dirigeant vers Sinope. Pour vaincre la monotonie d'un voyage en mer, on a tôt fait connaissance de quelques passagers du bord et, à peine confortablement étendu dans le « rocking-chair », les conversations

s'engagent avec mes compagnons de traversée.

Quelques-uns des voyageurs se dirigeaient, ainsi que moi, vers Inéboli, d'où je devais me rendre, par terre et en voiture, à Angora ; parmi eux, M. Corpi, directeur de la Banque ottomane, et quelques Turcs, se disant de gros négociants de cette ville.

Nous étions déjà bien au large lorsque l'un d'eux, se levant, nous proposa de nous faire faire connaissance avec un de ses amis. Il descendit dans sa cabine pour remonter bientôt, suivi d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, qu'il nous présenta comme un commerçant en blé, Mouktalib bey. Mais, dès les premiers mots, j'eus lieu d'être intrigué. Ce simple négociant, qui parlait élégamment l'anglais et le français, connaissait tous les hommes politiques turcs. Après le dîner, nous nous retrouvons tous, de nouveau, sur le pont. Un clair de lune superbe argente les flots de la Mer Noire ; vers la côte anatolienne une lumière brille, puis soudain s'efface ; c'est le phare de Chilé

qui finit, lui aussi, par disparaître au loin. Il est tard lorsque je descends dans ma cabine, car, sur le pont, tous les passagers et passagères ont prolongé leur veille, retenus par le ravissant spectacle de la Mer Noire en pleine nuit, reflétant la longue traînée des lueurs argentées...

*
* *

— Vous vous rendez à Angora ?

— Oui, Mademoiselle.

— En qualité d'envoyé de presse ?

— Certainement, et je compte rentrer dans un mois.

— Mais, comment ne craignez-vous pas ces horribles kémalistes ?

— Mademoiselle, il n'y a rien à craindre, ce ne sont pas des antropophages, comme vous pourriez le croire.

Ces bribes de conversation se croisaient le lendemain matin dans la salle à manger du *Bruenn*, où je déjeunais en face d'une jeune demoiselle française se rendant à Batoum avec sa mère.

Je dois noter que déjà plusieurs fois depuis mon départ de Constantinople, j'avais entendu de pareilles exclamations, surtout avant de m'embarquer. Sur le quai du départ, quelques amis m'avaient conseillé d'abandonner mon projet de me rendre à Angora, me jurant que toute l'Anatolie était à feu et à sang. Je passai outre aux supplications de ces pessimistes mal avertis, car j'étais bien décidé à partir.

Cette voix douce et tremblante de jeune fille va-t-elle me convaincre et m'inquiéter ; si tout ce qu'on dit et écrit était vrai pourtant ou contenait seulement des parcelles de vérité ? Que deviendrait, dans ces conditions, le malheureux correspondant de quelques journaux étrangers, que les Kémalistes devaient excécrer et pour cause... Mais je me repris aussitôt en pensant à ce qui s'écrit de fausses nouvelles parfois...

Je rassurai la belle jeune fille sur le Kémalisme qui n'est pas tout à fait *rouge*, comme on l'est sur la rive d'en face.

Vers midi nous sommes en vue des côtes kémalistes. De hautes montagnes se profilent à l'horizon et, avec leur apparition, je vois surgir des « Kalpaks » noirs sur la tête de certains négociants de la veille qui, tout aussitôt, se déclarent partisans de Mustapha Kémal. Il est près de quatre heures de l'après-midi lorsqu'à l'avant du paquebot la ville d'Inéboli se dessine sur le rivage.

Ses environs sont montagneux et boisés, et le petit port où nous allons descendre est comme serti dans une vallée s'ouvrant sur la mer où s'étagent, des deux côtés, des maisons noyées dans la verdure.

Tandis que nous approchions de l'antique Inépolis, nous entretenant avec le capitaine, un de ces pseudo-négociants, s'approchant du commandant, le pria de faire arborer au mât les signaux : N.K.M. Immédiatement, cet ordre fut donné et, à notre stupéfaction, nous vîmes s'avancer du rivage des voiliers tenus prêts...

L'ancre jetée, les cales ouvertes, des marchandises sont débarquées, sur le genre

desquelles je ne veux pas trop insister, mais dont je noterais comme fait curieux que sur certaines caisses, on lisait ces mots, faits pour surprendre : *Made in England*. C'est la première impression que j'eus de l'audace et du courage des kéalistes. Ce ravitaillement risqué, emprunté à leurs mortels ennemis, n'est-il pas typique ? Après avoir pris congé de nos compagnons de bord et de la peureuse mais charmante jeune fille qui tremblait encore pour nous, nous quitâmes le *Bruenn*, ancré à deux encablures au large, pour gagner la côte à bord d'un caïque, que les grosses vagues faisaient danser sur l'eau comme une plume. A peine avais-je mis pied à terre qu'un grand soupir de soulagement sortit de ma poitrine ; enfin, je foulais un sol encore indépendant !

C'est en me rendant à l'hôtel de l'endroit, que j'appris que le « vali » ou gouverneur général de Castamouni, était mon très distingué et grand ami Djemal bey. La première chose que je fis fut de me rendre auprès du caïmakam chez qui je réussis à

pouvoir téléphoner avec Castamouni et le vali donna des ordres formels pour que je puisse partir pour l'intérieur sans attendre le permis de la Commission instituée ici à cet effet et qui se livre à une enquête minutieuse pour chaque voyageur arrivant de Constantinople.

A Inéboli tout est tranquille, comme d'ailleurs partout à l'intérieur. Quand je demandai si les nouvelles lancées par la presse étaient vraies, on m'a simplement ri au nez.

Comment réprimer alors un sursaut de révolte contre les calomnies répandues dans la presse constantinopolitaine et étrangère : « Les Turcs massacrent, les Kémalistes déportent les Chrétiens !... »

Et je les vois ces Chrétiens d'Anatolie, ils vaquent tranquillement à leurs affaires sans que personne s'en mêle, loin des servitudes interalliées de Constantinople, auxquelles sont assujetties toutes les populations de la capitale.

A Inéboli, tout va son train d'avant-guerre.

Seulement toute la population est armée. Chaque concitoyen est prêt à la défense de sa maison, de son foyer, contre les hordes grecques qui mirent le feu aux provinces de Smyrne, d'Aïdine et de Menenen.

A la première alerte, les milices populaires formées en bataillons, l'arme à l'épaule et la cartouchière à la ceinture, prennent position aux environs. C'est pour cela qu'on y respire... on y sent le soulèvement d'un peuple pour son indépendance.

« Quand je vois ce peuple qui a pris les armes, me disait un Suisse, sous-directeur de la Banque Ottomane d'Ineboli, il me vient involontairement à l'esprit les guerres d'indépendance de nos aïeux à l'époque de Guillaume Tell... On sent ici un idéal, une résolution de vivre qui est indescriptible et que l'on ne saurait comprendre ni à Constantinople — dont la population dort ou ne pense qu'à spéculer — ni en Europe. »

C'était l'opinion d'un étranger nouvellement arrivé en Anatolie. Cette Anatolie n'a néanmoins rien perdu de son cachet orien-

tal. Dans ses petits cafés au bord de la mer, une multitude de Turcs enturbanés fument le narghilé, réchauffés par un soleil de septembre. La vie, comparativement à celle de Constantinople, est à peu près dix fois meilleur marché. Une chose qui frappe immédiatement le voyageur arrivant en Anatolie, c'est la récente prohibition de toutes les boissons alcooliques, ainsi que la fermeture de tous les tripots. sous des peines très sévères.

*
* *

Après de longs marchandages, nous avons fixé un prix raisonnable pour une voiture, qui m'amènera jusqu'à Angora. Le cocher, un certain Ahmed Agha, qui vient d'arriver de cette ville après huit jours de voyage, m'affirme que les routes sont plus sûres que jamais et qu'en Anatolie, depuis l'armistice, on a oublié les brigands des temps de guerre qui infestaient tous les chemins.

Nous partons à l'aube. Après m'être confortablement étendu dans ces bonnes voitures anatoliennes qui sont identiques à un lit

roulant et bien couvert, nous commençons à gravir les montagnes. La route est sinueuse et traverse des sites enchanteurs, où l'on ne voit que de hautes montagnes couvertes de forêts, au pied desquelles des villages rustiques se groupent dans les vallées, et au loin, le bleu azuré de la mer qui, peu à peu, s'estompe et disparaît. Après six heures de montée, une petite halte dans un han au bord de la route où nous déjeunons sur le pouce et repartons aussitôt.

Plus nous avançons, plus le paysage devient pittoresque,

Jamais, à Constantinople, je ne m'étais douté que l'Anatolie cachait de si beaux sites égalant en magnificence ceux du Tyrol ou de la Suisse.

Maintenant ce ne sont que des montagnes plus hautes les unes que les autres. La voiture gravit la chaussée qui suit les vallées où grondent des torrents, où jaillissent des cascades; et partout des sapins exhalant un parfum odorant.

Vers le soir, nous traversons un grand

village flanqué au bas d'une montagne, nommé Kuré et sis à 850 mètres d'altitude. Près de là, la route passe entre plusieurs couches de minerai de cuivre, dont les lingots sont venus rouler sur la chaussée et attendent inutilement qu'on les exporte. Les richesses minérales de Castamouni sont inappréciables, mais, jusqu'ici, l'état politique de l'Empire ottoman a empêché les Turcs, depuis un demi-siècle en guerre, de les mettre en valeur.

Au coucher du soleil, nous arrivons au relai...

Quelques rustiques maisons blanches aux tuiles rouges émergent de loin en loin dans le feuillage des arbres d'une magnifique vallée; c'est un spectacle merveilleux.

Ce village, c'est Edjevid, juché à 1.120 mètres d'altitude, dans un décor magique.

On se croirait bien loin de l'Anatolie qu'on s'imagine un désert plein de fièvre.

Tandis que je m'installe dans une coquette chambrette de l'auberge, où règne une propreté remarquable et rare dans les hôtels

d'Orient, je vois, par la fenêtre, déboucher au tournant de la chaussée un cavalier qui accourt au grand galop.

C'est un gendarme qui précède une voiture pour annoncer qu'un pacha va être l'hôte de l'auberge pour la nuit. Mais il ne put nous dire le nom du personnage attendu.

Soudain apparaît la voiture, escortée par deux gendarmes à cheval, et qui aperçois-je assis sur les coussins? Mouktalib Effendi, le soi-disant commerçant du *Bruenn*...

Il se présente joyeusement sous son vrai nom : le général Mouheddine pacha!

Quelques instants plus tard, nous faisons un tour ensemble aux environs du « han ».

C'est le soir; bien haut dans les montagnes les vaches rentrent de leurs pâturages et l'écho de leur carillon qui s'approche tinte comme dans une vallée des Alpes. Tout est silence et toujours cette odeur des pins qui donne au voyageur un appétit féroce.

Dans ma chambre, sur les murs blanchis à la chaux, je lis plusieurs inscriptions; l'une

écrite en français est si touchante que je la transcris ici...

« Malheureux hôte d'une nuit, j'ai tout laissé derrière moi... Mais je me console, car c'est pour ma patrie que je me prive de ce qui est le plus cher au monde. »

(Signé) UN TURC.

« Le 3. IX. 1920. »

On sent la révolte d'un cœur parmi tant de milliers d'autres qui ont fui Constantinople pour se battre désespérément en Anatolie.

Je ne puis m'empêcher d'écrire au-dessous :

« Envoyé de la presse en route pour Angora, où se livre une lutte sublime contre l'injustice et l'impérialisme du plus fort, pour la défense du droit à la vie, j'ai passé une nuit sous ce toit hospitalier qui, à lui seul, donne une idée du cœur turc ouvert à tous. »

Le vieil hôtelier à barbe blanche Ismaïl Agha, qui est l'hospitalité même, nous sert

un succulent repas que le pacha et moi dévorons...

...Tout sent ici la vraie campagne, la campagne merveilleuse, libre et indépendante... loin de Constantinople, loin de cet horrible Péra, de ses douleurs et de ses hontes. Ici, au contraire, avec ces braves gens hospitaliers, dans ces montagnes aux cîmes pures dans la grande clarté du ciel, dans la bonne odeur des champs, l'homme des cités se sent tout à fait autre.



II

A CASTAMOUNI. — LA VILLE DÉSERTE; TOUS SOLDATS; LE VENDREDI. — L'ART ET LES PAYSANS. — LES MERVEILLES DE CASTAMBOL. — DJEMAL BEY. — DÉPART. — LES MONTS DE L'ILKAZ. — DISTRACTIONS DE ROUTE ET COMPAGNONS DE VOYAGE. — LES RELAIS A L'INTÉRIEUR DE L'ASIE MINEURE. — L'HOSPITALITÉ TRADITIONNELLE DES TURCS. — LA MONOTONIE DES LONGUES ROUTES. — TCHANGHRI. — KALEDJIK. — ENFIN ANGORA.

La première étape du voyageur venu de Constantinople par voie de mer et se rendant en Anatolie est, après Inéboli, la coquette localité de Castambol.

Grand fut mon étonnement, à mon arrivée en cette ville, de la trouver entièrement déserte. Dans les rues et les cafés, pas âme qui vive. Les boutiques étaient closes. Seules quelques femmes emmitouflées dans des « tcharchafs » passaient à pas pressés. Dans l'hôtel où je débarquai, personne.

Un placide vieillard à barbe blanche qui

fumait son narghilé me donna la clef du mystère. Nous étions un vendredi, jour fixé pour l'entraînement militaire de toute la population locale.

Après m'être installé dans l'hôtel, car je comptais rester à Castamouni deux jours, je sortis et me dirigeai vers le champ de manœuvre, où je trouvais le gouverneur Djemal bey à la tête de sa population armée et répartie en bataillons dits de Défense nationale.

Comme le soir venait, les exercices prirent fin et la milice populaire se rangea pour rentrer en ville.

La file était longue. Elle était précédée d'une fanfare militaire et d'un groupe de jeunes gens brandissant des drapeaux rouges et verts. Suivait un détachement de cavalerie portant un accoutrement pittoresque et guerrier. Les citoyens de Castambol venaient ensuite. Fonctionnaires, bourgeois, paysans dans leurs habits de travail défilaient, n'ayant de commun que leur visage bronzé par le brûlant soleil de l'Anatolie. De bruyantes

musiques orientales, que le « davoul » dominait de sa voix grave, couvraient le bruit de leurs pas.

Tout cela avait un air martial dépeignant en petit le soulèvement d'un peuple contre ceux qui veulent l'anéantir. On y sent un enthousiasme, une vitalité, une volonté inébranlable et persistant malgré tant de souffrances endurées depuis plusieurs années de lutte pour l'indépendance turque.

Le défilé est très long, et j'estime à huit ou neuf mille environ le nombre d'hommes présents.

Et c'est ainsi tous les vendredis, jour saint de l'Islam, où plus d'un million de baïonnettes brillent encore dans l'Anatolie qu'on croyait complètement désarmée et prête à être déchiquetée...

Tandis que nous rentrions en ville avec Djemal bey qui demandait des nouvelles de Stamboul, je lui débitais tout le chapelet des misères endurées par cette pauvre population de Constantinople depuis l'arrivée des Anglais exécrés de tous sauf des Grecs, leurs

serviteurs dévoués. Et c'est de lui que j'entendis les premières paroles me décrivant vers quel but unique : celui de vivre, Mustapha Kémal luttait contre tant d'ennemis bien équipés. D'un mot, il a su soulever un peuple abattu... « Allez à Angora, ajouta-t-il, et, à votre retour, nous causerons... »

Castamouni a plusieurs curiosités et même quelques merveilles dignes d'être visitées. Djemal bey me recommande à l'un des hauts fonctionnaires de la Préfecture qui me mène d'abord visiter la grande forteresse surplombant Castambol, construite du temps des Janissaires. De ses tours crénelées et admirablement conservées, on aperçoit distinctement la cime neigeuse des monts de l'Ilkaz, haute de 2.980 mètres. C'est près du sommet que passe la route que nous devons franchir.

Je visite ensuite l'École des arts et métiers, d'une construction récente et d'une propreté remarquable. Cette école étonne le voyageur, ne fût-ce qu'en pensant que des machines énormes, dynamos, etc., ont pu être ame-

nées jusqu'ici par les tortueuses routes traversant tant de montagnes.

Et, merveille digne de figurer dans un musée, un piano entièrement construit par un paysan de Tache Keupru. Le tout est exécuté avec une adresse et une habileté consommées. Hassan agha, le constructeur, en vit un pour la première fois à Constantinople, il réussit à en faire autant au sein de l'Anatolie, dans son village. Il en fabriqua plusieurs qu'il vendit ensuite.

Le soir, tandis que nous nous rendions chez le cadî (juge religieux), où était descendu Mouheddine pacha, j'y rencontrais de nouveau Djemal bey le vali. Là, autres merveilles. C'étaient les œuvres d'art, les sculptures que le cadî gravait dans du bois avec une finesse étonnante. Durant toute la soirée j'y admirai sa collection.

Décidément il ne manque à Castamouni qu'un Musée. Et l'on dit que les Turcs sont insensibles aux Arts !...

Le lendemain, à l'aube, me voici de nouveau en route et durant toute la matinée.

notre voiture gravit lentement une mauvaise route sinueuse qui s'engouffre dans des ravins couverts d'arbres, au fond desquels on entend le bruit des cascades.

C'est la montée des monts Ilkaz. On m'avait recommandé à Castamouni de prendre des couvertures par précaution car, dans ces régions montagneuses et hautes, les froids sont fort vifs.

Les chevaux, fourbus, nous obligent vers midi à faire halte à mi-montée, à Giaour-Han, où nous déjeunons sur l'herbe. Nous y trouvâmes une autre voiture et cela rassura un peu mon cocher qui me dit que le trajet était encore long et qu'à la nuit nous serions en pleine forêt.

Une heure après nous nous remettons en route et nous commençons à franchir l'Ilkaz... Notre voiture pénètre dans un océan d'arbres, de sapins immenses ; l'impression est indescriptible. Il est déjà tard lorsque nous franchissons ce col élevé (2,700 mètres). Nous passons à côté du caracol de gendarmerie qui s'y trouve... Quel-

ques gendarmes postés à la garde de la route sont groupés et se chauffent autour d'un grand feu.

Les monts de l'Ilkaz franchis, avec toutes ses sombres et épaisses forêts de sapins, où pullulent des ours et autres fauves, la route dévale vers une belle vallée au fond de laquelle on distingue des villages. Leurs maisonnettes, groupées autour d'une mosquée teinte de chaux blanche, font l'effet de têtes d'épingles.

Enfin, les montagnes s'élargissent et une nouvelle vallée profonde et sinueuse se déroule aux yeux du voyageur. C'est celle de Kotch-Hissar, très riche en pâturages et dont les habitants vivent principalement de l'exportation du bétail.

La traversée de l'Ilkaz est assez périlleuse. Dans ces gorges escarpées, on risque plusieurs fois d'être précipité dans les ravins avec voitures et chevaux et réduit en miettes. Il fait nuit lorsque nos arabas parties ensemble arrivent à une hôtellerie nommée Kalé Han. L'endroit est très pittoresque, au bord

d'une rivière aux rives boisées ; mais le han est déplorable.

Un han est d'habitude un relai où les voitures sont remisées, les chevaux aussi et où l'on trouve parfois une ou deux chambres pour dormir.

Ici, je suis obligé de dresser mon lit de camp dans une horrible chambre au plancher à demi effondré qui laisse voir en bas des chevaux s'ébrouant ou se vautrant dans l'écurie.

Mais le vieux handji m'apporte des œufs au plat que je dévore tellement la faim me tiraille l'estomac après avoir tant respiré l'air des montagnes et bu de l'eau des sources fraîches le long du chemin.

Une de nos principales distractions de la journée avait été en effet d'aller puiser de l'eau minérale à une source sulfureuse jaillissant toute chaude de la terre au pied de l'Ilkaz...

Après nous être reposés à Kalé Han, nous plions bagage à l'aube pour nous remettre en route.

Au lever du soleil, nous traversons une grande rivière qui n'est autre que le Devrek, un des affluents du Kiril Irmak, et nous voilà repartis à gravir d'autres monts aussi hauts que ceux de l'Ilkaz, mais à peu près dénudés.

Il est quatre heures de l'après-midi quand, après avoir retrouvé en route la voiture de Mouheddine pacha, nous arrivons à Tchanghri. Comme Castamouni, la ville de Tchanghri est surmontée d'un donjon construit par les janissaires. Mais les maisons sont toutes faites de boues et les rues pleines de poussière.

Tchanghri n'est renommé que par les beaux jardins fruitiers qui l'entourent, et surtout par l'hospitalité de ses habitants, de vrais turcs, qui ont gardé leurs coutumes et leurs habits nationaux...

Nous sommes retenus, la pacha et moi dans la maison d'un directeur d'école, qui est en même temps un des notables de l'endroit et assis tous trois à la turque, le soir, autour des mets préparés avec un

goût raffiné, nous goûtons la douce paix du foyer et du bon accueil de notre hôte.

Le lendemain, jour de repos pour nos chevaux, nous passons le temps à visiter les curiosités de la ville; elles ne sont pas nombreuses, mais méritent d'être mentionnées. A Tchangri, tout habitant a, au bord de la rivière boisée, quelque jardin fruitier où l'on va se rafraîchir. Partis à cheval avec Mouheddine pacha, nous déjeûnâmes sur l'herbe des près.

Puis, tandis que nous rentrions en ville, je rencontrai un soldat blessé revenant du front, en congé. Il nous fit en quelques mots le tableau des batailles que livraient, au début, quelques poignées d'hommes contre des armées entières. Cet homme avait assisté autrefois à la guerre de Tripolitaine et nous déclara que la même lutte se livre actuellement en Anatolie. Que Dieu nous vienne en aide !

Nous repartons de Tchangri à l'aube, alors que l'éternel carillon des caravanes de mules se fait entendre.

Ce sont d'interminables files qui s'en vont le long des routes, porter les riches produits de l'Asie-Mineure vers les ports de la Mer Noire. Tout le long du chemin nous ne rencontrons ainsi que des chameaux, qui qui avancent lentement en ruminant.

Les villes de l'intérieur de l'Asie-Mineure me rappellent les descriptions de Chiraz et d'Ispahan par Pierre Loti... C'est à peu près le même cachet oriental, les mêmes échos de l'Asie, dans son avant-garde rapprochée de l'Europe, l'Anatolie mystérieuse.

Les routes deviennent monotones après Tchanghai. Ce n'est qu'une infinité de plaines qui se suivent, quelques villages perdus dans la campagne aux mesures construites en pisé et d'où l'on voit toujours émerger un minaret blanc.

Partout les paysans font leur « harman ». Le harman, c'est le partage du blé, qui se fait avec un traîneau tiré par des bœufs et qui tourne sur des épis couchés à terre. Ces travaux des champs semblent des plus pri-

mitifs au voyageur qui traverse pour la première fois l'Anatolie.

Nos voitures avancent à présent plus vite et nous arrivons au crépuscule à Kuledjik, qui veut dire « la petite forteresse ».

Kuledjik est notre dernière étape avant Angora.

Nous descendons à l'Hôtel des Postes et nous dressons nos lits dans l'une des chambres.

Avant de quitter Tchanghri, les braves gens chez qui nous avons été généreusement reçus avaient garni nos voitures de provisions et de paniers de fruits. Cette attention qui s'appelle le « Yolouk » est d'usage en Anatolie.

En route de nouveau et après avoir visité Rali, le champ de bataille où le Sultan Bayazid tomba prisonnier de Timour-Ling, nous repartons.



III

ANGORA, L'ANTIQUE ANCYRE. — CE QU'ON VOIT
DANS SES RUES. — LA CRISE DES LOGEMENTS.
— OU IL ME FAUT LOGER DANS UNE ARMOIRE.
— LE CHEF DES NATIONALISTES. — CE
QU'EST LE SOULÈVEMENT KÉMALISTE. — SON
BUT. — SON ARMÉE. — KÉMALISTES, BOL-
CHEVIKS ET PEUPLES DE L'ASIE.

Plusieurs heures de route encore et nous longeons un cours d'eau aux rives boisées et bordées de jardins. On devine sous le feuillage les rustiques villas où les citoyens de l'antique Ancyre viennent habiter durant la chaude saison. De loin en loin, on rencontre des fiacres, occupés par des beys ou pachas enfuis de l'enfer constantinopolitain. Ils sont tous coiffés de kalpacks kémalistes noirs. Ce sont des ministres, des sous-secrétaire d'État qui vont passer leur soirée à la campagne. Soudain, notre voiture contourne une colline et l'on peut apercevoir dans toute sa splendeur, l'horrible « trou » qu'est Angora.

Le nouveau venu se trouve désillusionné.

Figurez-vous un amas de maisons aux murs de boue, dont la moitié a été dévastée, au cours de la guerre, par un incendie. Seuls, vers le centre de la ville, quelques bâtiments de pierre ont résisté aux ravages des flammes. Bien lamentable est, au premier abord, la capitale des Kémalistes.

Les rues sont envahies par une foule grouillante et bizarre. Voici des *tchétés* que l'on voit circuler, la poitrine couverte de cartouches, armés jusqu'aux dents, la tête enturbannée du *bachlik* large qui leur donne des airs guerriers et même parfois terrifiants. Plus loin défilent des troupes régulières revenant de quelque corvée ou de l'exercice. Puis ce sont les beys de Stamboul que l'on voit passer en voiture... et quelques petites hanems qui ont suivi leurs parents, maris ou frères, préférant le voile épais qu'elles sont obligées de porter en Anatolie, aux « tcharchafs » plus que transparents, en usage à Stamboul.

Les voyageurs à peine débarqués devant le « han » sont accueillis avec un sourire

narquois par les hôteliers. Pas un mètre de disponible, car, à Angora, on loge au mètre carré, et le voyageur doit se considérer heureux de trouver une marche d'escalier innocupée, car les dites marches constituent autant de couchettes dûment numérotées.

Après de laborieuses recherches, j'ai obtenu une armoire pour y dormir moyennant une livre turque de loyer par nuit s.v.p. Angora regorge de monde, disons-nous, on a même de la peine à se frayer un passage dans les rues principales de la ville, tant la foule des plus hétéroclites qui s'y coudoie est nombreuse. On y rencontre des figures étranges, depuis les Tartares et les Kirghiz du Turkestan qui sont venus en Asie-Mineure, jusqu'à des Nègres et des Chinois, enfuis probablement de la Russie bolchévique.

Après une installation sommaire, je rencontre des connaissances appartenant à l'entourage de Mustapha Kemal pacha.

On me promet de m'introduire auprès du chef. Mais sied-il de me présenter à lui avec une barbe de cinq jours ? Entré chez le

premier coiffeur venu, je ressens « le frisson de la petite mort ». Le cher figaro est armé jusqu'aux dents et tandis que je lui abandonne docilement ma joue, je contemple sa poitrine où brille tout un attirail de guerre, trois rangées de cartouches, un browning et un poignard !

*
**

Mustapha Kemal habite une petite maison tout près de la station d'Angora, à cinq minutes de la ville. On passe, pour s'y rendre, devant un jardin public, où tout le monde se donne rendez-vous le soir. En face est la Chambre ou Assemblée nationale qui siège dans une bâtisse de construction récente, assez belle comparativement à celles qui l'entourent.

A l'entrée du jardin de la gare, on me presenta à Mustapha Kémal.

Haut de taille, énergique d'aspect, le chef des nationalistes turcs accuse environ la quarantaine. Son regard est des plus pénétrants quoique fatigué et sa voix est très forte. Mais des affaires urgentes l'appellent à

son bureau, et notre première entrevue n'est pas longue. Il m'invite d'ailleurs aimablement à venir le voir.

*
**

Qu'est-ce que le mouvement national ? Ce n'est qu'après être arrivé à Angora que je pus me rendre compte de sa portée politique. Et c'est le deuxième jour que je résumais ainsi son programme dans un des premiers articles que je reproduis ici (1) :

Angora... octobre...

Il est bien rare de voir quelque journaliste franchir le mur séparant l'Anatolie du monde entier et d'approcher Mustafa Kémal en personne à Angora.

Un nouvel Etat existe actuellement en Asie-Mineure ; une deuxième Turquie pour ainsi dire y a été créée par Mustapha Kémal qui a levé l'étendard de la liberté et mène une guerre à outrance, refusant d'accepter le Traité de Sèvres qui retire Smyrne et la Thrace à la Turquie.

(1) Excelsior.

Ce nouvel Etat, dont la capitale est Angora, a été constitué très rapidement avec ce qui restait encore de l'ancienne administration ottomane. Mais, aujourd'hui, tous les ministères et le Parlement siègent à Angora. Les ministres ont le titre de « vékil » (gérant) et ont les mêmes pouvoirs que dans tous les pays.

Cet état anormal n'a pourtant pas provoqué de troubles locaux comme on l'a annoncé. La sécurité règne en Asie-Mineure et chacun vaque à ses affaires. Dans toutes les provinces, les impôts sont perçus par l'Etat kémaliste ; le budget d'Angora couvre les frais du nouveau gouvernement, tandis que la Sublime-Porte de Stamboul est aux abois et ne sait comment couvrir son déficit.

*
* *

L'armée grecque, concentrant tous ses effectifs en Asie-Mineure, réussit tout d'abord à bousculer les armées de Mustapha Kémal, dont l'artillerie était incomplète. Mais depuis son avance vers l'intérieur, le front hellène

est maintenant trois fois plus étendu qu'auparavant et s'est par conséquent affaibli considérablement, tandis que les nationalistes, reforment leurs troupes et organisent de nouveaux corps réguliers.

Les Turcs consolident leur front en vue d'une nouvelle offensive et mènent, dans tous les territoires occupés par les Grecs, une guerre de francs-tireurs. Ils étaient tout d'abord dépourvus de matériel et étaient presque complètement désarmés au débarquement de l'armée hellène à Smyrne. Mustapha Kémal cependant a réussi peu à peu à réorganiser une petite armée d'environ 150.000 hommes aidés par des milices populaires dites de défense et des corps de volontaires.

Après l'occupation de Bakou par les Bolcheviks, qui prirent en outre Nakhichevan, à la frontière russo-persane, les Kémalistes gagnèrent une route libre et purent communiquer facilement avec la Russie. C'est par cette voie un peu longue, qu'aujourd'hui ils se procurent des armes et des munitions.

D'autre part, une contrebande d'armes effrénée existe sur toutes les côtes de l'Asie-Mineure, où l'on échange simplement un sac de farine ou des moutons contre des fusils ou des mitrailleuses.

Ancien organisateur de la guerre en Tripolitaine, Mustapha Kémal adopte les mêmes méthodes en Anatolie et en Mésopotamie, où il a réussi à gagner la collaboration des Arabes. Sur tous les fronts, les nationalistes forment des bandes armées qu'ils lancent sur les arrières des armées d'occupation, attaquant surtout les Anglais et les Grecs. A l'intérieur, par exemple à Sivas et à Konia, des fabriques de munitions ont été établies et fonctionnent assez régulièrement. Et tandis qu'en Europe, tout à l'air de rentrer en paix, la guerre semble commencer seulement maintenant en Asie.

*
* *

Mustapha Kémal s'efforce de créer, en Asie, un mouvement qui succéderait au bolchevisme à son déclin. Il a réussi pour mener

sa lutte à s'allier à certains peuples de l'Asie. C'est ainsi qu'à Angora il existe plusieurs ambassades, telles que celles de l'Afghanistan, du Belouchistan, de la Perse nationaliste, de l'Azerbeïdjan, du Bokhara et du Turkestan.

Les rues sont pleines d'une foule bigarrée, représentant tous les peuples de l'Asie, depuis l'Hindou jusqu'au Chinois, et l'on se demande si, un jour, toutes ces peuplades indisciplinées, que veulent armer les Soviets, ne parviendront pas à troubler l'ordre mondial!...

Tous ces gens se sont attablés, pour la première fois dans l'histoire, autour d'un tapis vert au premier Congrès asiatique de Bakou. Mustapha Kémal s'est attaché à déchirer le traité de paix turc en cherchant à mettre le feu aux colonies anglaises de l'Asie, et il travaille nuit et jour dans ce but.



IV

COMMENT MUSTAPHA KÉMAL ORGANISE DES GROUPES DE FRANCS-TIREURS CONTRE L'ARMÉE GRECQUE. — LES " TCHÉTÉS " VOLONTAIRES. — ORGANISATIONS SECRÈTES DE L'ARRIÈRE-FRONT. — LES GUÉRILLAS EN ANATOLIE. — FORMATION DES CORPS D'ARMÉE A L'INTÉRIEUR. — AU CONSEIL ASIATIQUE DE BAKOU.

Angora... octobre.

Après la dernière offensive grecque, les Kémalistes se sont mis à organiser de nouveaux corps d'armée. Un autre front de résistance a été établi et des groupes de francs-tireurs ont été constitués pour mener à bonne fin une guerre de surprise.

Tout l'arrière des lignes helléniques, y compris tous les territoires occupés avant l'offensive grecque, est divisé en districts par l'Etat-Major d'Angora, districts dont les limites sont tenues secrètes et qui sont numérotés sur des cartes spéciales que l'on donne aux chefs de bandes.

Les bandes kémalistes ou « tchétés » sont

presque toujours montées et comprennent cinquante cavaliers et une mitrailleuse. Les hommes sont armés de toutes pièces et munis de grenades à main ; ils connaissent admirablement le pays où ils opèrent.

Les bandes sont formées à Kutahia, Biledjik, Eski-Chéir, Afioun-Kara-Hissar et Denizli. Leurs provisions faites, elles quittent de nuit leurs bases et traversent sans être découvertes, le front grec. Les « tchétés » passent par des voies inaccessibles aux troupes d'occupation. Leur équipement et leur coiffure étant de couleur sombre, les Kémalistes se dissimulent facilement. Arrivés dans les districts désignés, les « tchétés » se divisent souvent en deux ou trois escouades et ils communiquent entre eux par des signaux nocturnes. Ils logent le plus souvent, sans que l'armée grecque le sache, dans des villages turcs éloignés, où ils arrivent à l'aube pour n'en sortir que la nuit.

*
* *

L'obscurité venue, ces « tchétés » effectuent des incursions soudaines dans des

camps isolés, postes hellènes parsemés dans le pays. Ce sont surtout les convois et les ponts qui sont visés. Toute attaque ne dure que quelques instants, à peine le temps de semer le désarroi chez l'adversaire surpris, ce qui abaisse le moral des troupes d'occupation.

Lorsque les « tchétés » sont à bout de ressources et rencontrent des difficultés pour se ravitailler, ils se réunissent pour repasser le front et s'approvisionner dans les lignes turques.

Après la dernière offensive hellénique, le front, ayant triplé de longueur, est plus faible et ne forme plus une ligne continue de tranchées. Aussi le va et vient à travers les lignes grecques est-il devenu relativement aisé.

Actuellement 350 « tchétés » opèrent continuellement entre le front et Smyrne.

Les nationalistes turcs travaillent à gagner du temps en menant une guerre de guérillas, afin de pouvoir organiser des corps d'armée réguliers pour une résistance plus énergique.

Le premier Congrès asiatique de Bakou a été un succès pour Mustapha Kémal, qui a insisté auprès des délégués russes sur la nécessité de créer des mouvements nationalistes en Asie avec l'aide des Soviets. La distribution des armes et des munitions la centralisation du commandement et le siège permanent d'un Conseil asiatique ont été, en outre, décidés à ce Congrès.

En un mot, l'œuvre de Mustapha Kémal se résume en ceci : organiser en Anatolie une guerre de francs-tireurs tout en constituant des forces régulières ; gagner du temps et faire cause commune avec tous les Arabes et les peuples de l'Asie.



V

A LA SUBLIME-PORTE D'ANGORA. — LES
MINISTÈRES. — AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
— UNE ENTREVUE AVEC MOUHTAR BEY,
VÉKIL DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — LE
12^e POINT DE WILSON. — L'OFFENSIVE DES
HELLÈNES. — EN CILICIE. — LES SERVI-
TUDES ÉTRANGÈRES. — LE BUT DES NATIO-
NALISTES TURCS.

Le lendemain de mon arrivée dans
l'antique Ancyre, je me rendis dans la
matinée au gouvernaurat où siège la Sublime-
Porte anatolienne.

Après avoir franchi la porte d'entrée gardée
par deux sentinelles harnachées de cartou-
chières, on gravit les marches branlantes
d'un grand escalier de bois qui aboutit au
premier étage. Là, un immense corridor où
l'on coudoie tous les divers « types » ethniques
rencontrés dans les rues d'Angora, qui s'y
donnent rendez-vous. Au-dessus des grandes
portes sont placés des écriteaux voyants :
« Cheik-ul-Islamat » ou plutôt « Cheik-ul-
Islam » par intérim (cheik vekaleti). A

travers l'entrebaillement de la porte entr'ouverte je distingue, assis à son bureau, un uléma au large turban, à barbe imposante. C'est l'ex-mufti de Brousse Djemil Mollah. Puis viennent les autres ministères : Agriculture, Affaires étrangères, Travaux publics, Intérieur, Finances, Hygiène publique, etc.

Quant au Ministère de la Guerre, il n'est pas installé à la Sublime-Porte et il est dénommé « Défense nationale » ; son siège est à l'école Sultanié. C'est évidemment le plus important et le plus cosu.

Revenons à notre visite à la Sublime-Porte. Le Ministère des Affaires étrangères compte tout juste deux pièces, comme d'ailleurs tous les ministères. D'abord, c'est le cabinet du ministre qui siège avec son sous-secrétaire d'Etat et son chef de bureau particulier dans une seule pièce. Puis c'est le bureau du ministère avec toutes ses sections empilées dans la seconde. Je demandai audience à S. E. Mouhktar bey, ministre par intérim des Affaires étrangères et je fus introduit aussitôt auprès de lui. Il vint à moi, me tendant la

main tout souriant. Ex-ministre à Athènes et fin diplomate, Mouhktar bey est un travailleur assidu ; il est à son bureau depuis l'aube jusqu'au crépuscule et ne peut se rendre à la Chambre malgré sa charge de député de Constantinople.

Je reproduis ici ses déclarations :

D'abord et avant tout tout, nous réclamons le droit accordé à chaque peuple : celui de vivre. Nous avons signé, en octobre 1918, un armistice et déposé les armes en nous basant sur la justice dont l'Entente était alors l'apôtre et sur le 12^e principe de Wilson qui donnait droit à une souveraineté turque aux parties ottomanes de l'Empire ottoman. Or, aucun de ces engagements ne furent tenus, on nous a honteusement trompés et alors que la Turquie était désarmée on lança sur elle les armées grecques qui occupèrent Smyrne et y déchaînèrent des horreurs sans précédents. C'est l'indignation et l'exaspération d'un peuple qui a été le premier facteur du soulèvement national vers la résistance à outrance.

Aujourd'hui les forces nationalistes acquièrent de jour en jour de plus grands moyens d'action.

— *Et la dernière avance hellénique vous a-t-elle dérouteré ?*

— *Elle a redoublé la résolution de la population de tenir jusqu'au bout et notre armée a doublé ses effectifs. Le nombre de volontaires augmente de jour en jour.*

— *Excellence, et en Cilicie, quelle est la situation ?*

— *A vrai dire, nous ne savons pas ce que les Français sont venus y chercher. Depuis des mois, ils versent leur sang pour la conquête de territoires purement turcs et qui ne leur sont même pas cédés par le Traité de Versailles. Pour ce qu'ils ont entrepris en Syrie, je ne saurai que dire, mais pour la Cilicie, là, nous sommes chez nous.*

Je comprends parfaitement que l'opinion publique en France soit contre l'entreprise de Cilicie, car, en voulant conquérir par le sabre quelques parcelles de terre à Adana, le

fougueux esprit militaire ne songe pas que la France perd ses sympathies séculaires en Orient.

Les Italiens n'ont pas commis au moins la faute de faire couler le sang de leurs soldats pour effectuer des conquêtes qu'ils ne pourraient garder à aucun prix, le réveil de la conscience turque étant trop puissant pour laisser là-dessus aucun espoir à n'importe quelle puissance impérialiste.

En Cilicie, comme ailleurs, notre dernier mot est le suivant : la fixation des frontières est avant tout une question ethnique, et en second lieu, une question de débouché sur la mer. Elle ne doit, dans aucun cas, revêtir la forme d'un arrangement entre les convoitises des capitalistes d'Occident ou d'une récompense pour les services que peuvent rendre aux grandes Puissances les petits Etats comme la Grèce.

C'est à ce titre que nous revendiquons et continuerons à revendiquer jusqu'au triomphe de la justice, nos droits imprescriptibles sur la Thrace, sur Smyrne et Adana. La

preuve que les Turcs sont en très grande majorité en Thrace et à Smyrne réside dans le fait que nos ennemis n'ont pas osé ordonner un plébiscite dans la première de ces provinces et à Smyrne la consultation populaire ne doit avoir lieu que dans cinq ans, période jugée suffisante pour l'extermination de la population turque de l'endroit.

La population de Cilicie, laissée à la merci des bandes arméniennes, s'est soulevée et poursuit vaillamment la lutte pour sa libération.

Le même mouvement se dessine dans les provinces occupées par les Grecs et soumises par eux à une extermination systématique, afin d'y détruire l'élément musulman. Sous peu les Grecs se trouveront dans la même situation que les Anglais en Mésopotamie et les Français en Cilicie, coupés de leurs lignes de retraite et harcelés partout et à tout instant jusqu'à ce qu'ils soient complètement repoussés à la mer.

D'ailleurs, à notre époque, où tous les peuples de l'Occident ont secoué le joug, il est

tout naturel que ce soit le tour des peuples orientaux d'être libérés des servitudes étrangères.

Cette libération est inévitable. Tous les efforts contraires n'aboutiront qu'à faire couler plus de sang sans influencer en rien le résultat final.



VI

EN TÊTE A TÊTE AVEC MUSTAPHA KÉMAL. — LA MAISON DU CHEF DE GARE. — CE QUE DIT LE CHEF DES NATIONALISTES TURCS. — L'OFFENSIVE EN ARMÉNIE. — LE TRAITÉ DE SÈVRES ET LES HELLÈNES EN ASIE-MINEURE.

Redjeb bey, un des aides de camp du pacha que je rencontrai dans les couloirs de la Chambre, m'annonça que son chef m'invitait à dîner à sa villa. Je m'y rendis.

Mustapha Kémal habite, comme je l'ai déjà dit, une petite maison destinée autrefois au chef de gare, aux abords de la station.

De grands arbres l'entourent et on y pénètre par un coquet jardin aux allées soigneusement ratissées.

Un escalier mène les visiteurs au premier étage, toutes les marches sont recouvertes de de toile cirée et partout règne une propreté d'autant plus appréciable que partout ailleurs, à Angora, les maisons sont envahies de poussières.

Nous entrons dans une salle à manger

très simplement meublée où le couvert était déjà mis. A côté, un petit salon, aux meubles recouverts d'étoffe rouge foncé et un minuscule cabinet de travail.

Dans le cadre de la porte apparaît un homme de haute taille, à la moustache blonde : c'est Mustapha Kémal. Il est en civil, décoiffé, et fume nerveusement une cigarette.

Sur un signe de lui, j'entre dans son bureau, où se trouvait déjà le capitaine Hayati bey, chef de son cabinet particulier. Celui-ci est coiffé d'un grand kalpack noir.

Sur le bureau de travail du pacha, je vois une pile de télégrammes chiffrés et de journaux.

Nous passons presque aussitôt à la salle à manger, car le dîner vient d'être servi. A table, se trouvent quatre aides de camp, les généraux Ismail Fazil et Mouheddine pacha.

Mustapha Kémal aime de préférence la cuisine européenne. Les mets à l'huile, lourds et indigestes, qui composent le fond de la cuisine orientale, sont exclus de sa table.

Le pacha déclare que la cuisine turque l'empêche de travailler ; il est de fait qu'il fournit beaucoup de besogne. Il ne quitte pas son bureau avant deux heures du matin. Parfois même il y reste toute la nuit, la tête baissée sur une masse de papiers, d'ordres, de dépêches et de cartes d'état-major. Il dort très peu, ce qui l'a fatigué et fait maigrir à l'excès.

Après dîner, nous passons au salon pour fumer, et, assis en face de lui, je me mets en devoir de l'interviewer. Tout en causant, je ne puis m'empêcher d'admirer le regard pénétrant de Mustapha Kémal. On peut dire qu'il fascine et je comprends comment sa popularité est attribuable à la puissance de ses yeux et de sa parole. Le pacha parle couramment le français.

Lorsqu'en 1914, déclara Kémal Pacha, l'Allemagne a violé le traité garantissant l'intégrité de la Belgique, l'Angleterre prît solennellement les armes pour défendre son honneur national outragé. Le Monde entier frémit

d'indignation à la violation de la Belgique par le Kaiser. Juste cinq ans plus tard, la signature, au bas des clauses de l'armistice de Moudros, de l'amiral Galthrope, représentant de la Grande-Bretagne, était honteusement violée par l'attaque soudaine, à main armée, d'une nation sans défense.

L'armée hellène débarquait sans raison à Smyrne, y commettait des massacres et causait le soulèvement de toute l'Anatolie.

L'Angleterre, si fière de la sauvegarde de son honneur en Belgique, a taché son histoire en Orient par une politique impérialiste pleine d'ambition et fatale pour son avenir colonial.

— Croyez-vous à votre réussite finale, Excellence ?

— Sans doute. Lorsqu'il y a près de 75 ans, quelques centaines de comitadjis serbes gagnèrent les montagnes et luttèrent contre des armées turques entières envoyées pour la répression des rebelles, ces armées ne purent en venir à bout, car les Serbes luttèrent pour leur indépendance. La Bulgarie fit de même, la Grèce aussi.

Aujourd'hui le tour est venu pour les Turcs de gagner leurs montagnes natales, de prendre le fusil en main pour la lutte de guérillas et mener à bonne fin une guerre de francs-tireurs. Plus cette situation se prolonge, plus nous en profitons. Chaque jour est un pas en avant pour nous et vers le dénouement fatal pour les oppresseurs. D'un côté, nous sommes appuyés par la Russie des soviets et de l'autre par l'Asie entière qui suit avec intérêt notre lutte suprême pour nous imiter dans un avenir prochain.

Est-ce que l'armée hellène supportera toutes ces campagnes ! Le soldat grec a laissé derrière lui son foyer, son commerce et ne pense qu'à sauver sa peau pour pouvoir travailler et nourrir sa famille. Tandis que tous les volontaires turcs viennent d'avoir leurs villages détruits par l'envahisseur et qu'ayant perdu leurs foyers, ils s'engagent, pour les recouvrer, dans une lutte à vie ou à mort.

D'un côté une armée qui veut conquérir, de l'autre un peuple entier qui défend son foyer natal... Qui des deux l'emportera ?

Aujourd'hui, à l'arrière du front grec, nos bandes pullulent et le soldat hellène reçoit souvent des balles de face et de dos.

Et voici l'hiver... encore un allié pour nous qui approche...

— Que pensez-vous, Excellence, de l'offensive et de la dernière avance des Hellènes ?

— Toute l'offensive et l'avance des Hellènes étaient prévues par moi. Cette avance a affaibli son front qui a triplé sa largeur. Une preuve éclatante en a été la bataille de Démirdji qui, si nous avions eu un peu plus de cavalerie et de troupes de réserve, aurait été un véritable désastre pour eux. Mais j'ai voulu faire un essai de rupture, avec des forces beaucoup moins nombreuses que ne l'ont dit les communiqués hellènes, qui a réussi du reste, et fut pour le général Paraskevopoulos un revers cuisant. Demain, si Venizelos, obéissant à un ordre de son dictateur Lloyd Georges, veut sacrifier une armée de 500.000 hommes comme il l'a prétendu, il réussira peut-être à occuper difficilement Angora et même Konia. En nous retirant à

Sivas, notre guerre de francs-tireurs redoublera et notre armée pourra plus facilement percer leur front qui dépasserait dans ce cas mille kilomètres.

M. Venizelos est entré en Anatolie dans un bourbier et l'armée grecque finira par être obligée de quitter — après y avoir enterré des milliers de cadavres — ce pays qui ne lui appartient pas.

— La presse ennemie vous accuse, Excellence, d'agir contre l'intérêt du Sultan ?

— Mes soldats et un peuple entier qui lutte contre l'envahisseur meurent pour défendre la terre sacrée léguée par nos anciens khalifes...

J'ai une confiance aveugle en la réussite finale de ma sainte cause, car elle représente la justice même que l'on veut étouffer par l'ambition. »

Complétant ces déclarations, Mustapha Kémal ajouta au sujet de l'offensive kémaliste à peine déclanchée, que cette offensive n'était qu'à sa première phase.

« *Cela mettra fin, ajouta-t-il, aux agressions des bandes arméniennes en territoire turc, cherchant à semer des désordres à l'intérieur.*

« *J'ai confiance dans le plein succès de cette offensive qui nous ouvrira une communication plus directe avec les Soviets et l'Asie entière.*

« *L'Arménie constituera aussi demain un gage précieux en nos mains et ce seront les délégués arméniens eux-mêmes qui finiront par intervenir auprès de la Société des Nations pour la revision des clauses du Traité de Sèvres qui ont arraché injustement la ville de Smyrne à notre chère Anatolie. »*



VII

A LA CHAMBRE D'ANGORA. — DÉCLARATIONS D'ISMAIL FAZIL PACHA. — COMMENT LE MOUVEMENT NATIONAL A PRIS NAISSANCE. — SON HISTORIQUE. — STAMBOUL ET ANGORA. — LES DÉBATS AU PARLEMENT. — UNE DISCUSSION INTÉRESSANTE. — LA LOI SUPPRIMANT L'ALCOOL. — LES RAVAGES DES BOISSONS EN ANATOLIE. — L'ARGUMENT RELIGIEUX. — LA LOI EST APPROUVÉE.

On m'avait fortement conseillé d'aller suivre les débats de la Chambre kémaliste ou Assemblée nationale (Megliss-i-Milli) qui devait voter ce jour-là une loi contre l'usage des boissons spiritueuses en Anatolie. Le Parlement siège, comme je l'ai dit plus haut, dans une jolie bâtisse de construction récente. Dans ses couloirs je rencontrai Ismail Fazil pacha, Mouheddine pacha et Hamdoullah Soubhy bey, tous coiffés du kalpak de rigueur. Ayant presque une demi-heure jusqu'à l'ouverture des débats, nous échangeâmes quelques mots.

Je questionnai Ismail Fazil pacha sur le

soulèvement de l'Anatolie et nous nous retirâmes dans la salle de lecture.

Ismail Fazil est le père du général Ali Fuad, commandant le corps d'armée sur le front de Smyrne. C'est un homme frisant — on peut le dire — les 65 ans, car il est d'une constitution, sans jeu de mots, et d'une santé parfaite.

Il détient au sein du cabinet kémaliste le portefeuille des Travaux publics.

Voici le résumé de ses déclarations :

« Lorsque les Grecs débarquèrent à Smyrne, Mustapha Kémal pacha se trouvait à Erzeroum comme Inspecteur général de l'armée. A cette nouvelle, il vit que la Turquie désarmée allait être dépecée par ses petits voisins et il décida de tenir à Erzeroum même un Congrès appelé à délibérer sur la situation et sur ce qu'il y avait à faire. Tous les commandants de l'armée de l'Ouest ainsi que les valis et religieux de toutes ces provinces y furent convoqués.

« C'est à ce Congrès que furent envoyés des

délégués des provinces de l'Ouest qui demandèrent tous la résistance, non contre l'Entente, mais contre les petits Etats comme la Grèce et l'Arménie qui ne rêvaient qu'à anéantir la Turquie et à placer le Conseil suprême devant le fait accompli. Smyrne fut d'ailleurs un exemple frappant de cette prévision.

« C'est ce Congrès d'Erzeroum qui fut le noyau de la défense nationale à outrance. Mustapha Kémal reçut l'approbation générale et un vote de confiance à l'unanimité et c'est lui qui prit l'initiative de la tâche. Sivas déclara adhérer aussitôt au mouvement d'Erzeroum, puis Trébizonde, Van, Diarbekir, Samsoun, etc., etc...

« Entre temps, du côté de Smyrne, les horreurs des Grecs à peine débarqués et les massacres de Musulmans d'Aïdine et Ménémén avaient soulevé toute une masse de paysans qui avaient pris les armes pour lutter désespérément contre l'envahisseur. Ceux-ci se groupèrent peu à peu et leurs effectifs augmentèrent de jour en jour, opposant sans répit la résistance aux Hellènes.

« Au bout de deux mois et grâce aux milliers d'officiers arrivés de Constantinople, un noyau d'armée se formait dans l'Anatolie de l'Est.

« C'est à ce moment que je quittai Constantinople, appelé à Sivas où se trouvait mon fils, le général Ali Fuad. Un deuxième Congrès, où était représenté déjà la moitié de l'Empire, tint séance à Sivas, composé d'environ soixante membres influents que chacune des provinces y représentait.

« Le mouvement nationaliste prit son élan à Sivas et continua à se propager vers Smyrne.

« A ce moment, le vali d'Angora, Mouheddine pacha, très anglophile et sous l'influence directe du général Scotland, commandant à Eski-Chéir, travaillait à gagner en faveur des Anglais les derviches de Tchoroum, très influents dans l'Anatolie.

« Des missionnaires y furent envoyés mais leurs tentatives échouèrent.

« La population prit soudain les armes et se dirigea, avec le commandant du corps d'armée

Ali Fuad, sur Angora pour mettre fin à ces intrigues. Le général Scotland lui envoya alors un message lui disant que s'il osait attaquer avec ses troupes rebelles les soldats de S. M. Britannique, il en répondrait devant le Conseil suprême.

« Ali Fuad répondit qu'il n'était plus général, mais citoyen et que ce n'étaient pas des troupes qui barraient la route mais une population venant de prendre les armes pour lui demander ce qu'il cherchait dans le pays d'un autre.

« Là-dessus, pour éviter une effusion de sang, Angora fut évacuée, Mouheddine pacha s'enfuit à Constantinople et un gouvernement nationaliste fut installé.

« D'autre part, Koniah et toutes les autres provinces ainsi que les volontaires combattant sur le front de Smyrne adhérèrent au mouvement nationaliste. Entre temps, Damad Ferid à Constantinople interceptait toutes les communications de Mustapha Kémal avec le Souverain.

« C'est là-dessus que le Congrès de Sivas

envoya une sommation à la Sublime-Porte d'avoir la communication directe avec le Sultan dans le délai d'une demi-heure.

« Tout le Congrès et Mustapha Kémal attendirent exactement une demi-heure devant l'appareil télégraphique qui ne répondait pas. Ce délai passé, toutes les communications furent interrompues.

« A l'occupation de Constantinople (16 mars 1920), après sommation et pour éviter une inutile effusion de sang, le général Scotland évacua Eski-Chéir.

« A présent toute l'Anatolie lutte pour sa libération des servitudes étrangères, nous sommes tous confiants dans le succès de notre lutte car nous ne sommes pas seuls. Trois formidables alliés nous tendent la main : le Bolchevisme, l'Asie et l'Islam...

« J'espère et crois aussi que l'Angleterre jusqu'à présent l'alliée de l'Islam et qui a failli à sa ligne de conduite traditionnelle, reviendra à elle afin de gagner les Turcs qui luttent pour leur indépendance, plutôt que de compter sur un ramassis de petits Etats qui ont

tourné en sa faveur dès que la victoire a fait pencher la balance de ce côté, rêvant ainsi d'avoir leur part au butin gagné par le sang des autres. »

*
**

On vint nous prévenir que la Chambre était réunie. A 2 h. $\frac{1}{2}$, les 95 députés kémalistes prenaient place autour de l'hémicycle où trônait tout en haut le vice-président de la Chambre, le grand Tchélébi. A ses côtés, je remarquai la volumineuse personnalité de Djelaleddine Arif bey, ex-bâtonnier du du barreau ottoman et second vice-président. Dans la salle, on percevait un sourd bourdonnement de voix. Tout à coup, la cloche du président retentit et le silence s'établit. J'ai pris note sténographiquement d'une partie des débats les plus intéressants.

MAZHAR BEY (Aïdine). — Vous savez, chers camarades, que notre budget — d'après l'exposé que nous retraçait l'autre jour le ministre des finances, Ferid bey — est on ne peut plus satisfaisant. Néanmoins, l'État doit

s'imposer des sacrifices énormes pour faire face à nos préparatifs militaires et solder nos achats en matériel de guerre. Il en résulte un déficit inévitable de plusieurs millions de livres, et la Chambre est chargée de le couvrir.

« Or, une plaie affreuse ronge le pays, plus que cela n'a lieu n'importe où ailleurs, et paralyse toutes nos forces vives ; c'est l'abus de l'alcool. Par contre, il ne faut pas oublier que les boissons spiritueuses rapportent au budget annuel de l'Etat la coquette somme d'environ un million et demi de livres turques. Beaucoup de nos paysans, à Aïdine, Smyrne et Magnésie en particulier, ne vivent que du produit de leurs vendanges. Il faut tenir compte dans nos décisions de tous ces éléments.

DJEVAD BEY (Sivas). — Ces provinces ne sont plus entre nos mains. (*Bruits.*)

MAZHAR BEY. — Oui, mais elles nous reviendront un jour « inchallah », de même que

l'Alsace et la Lorraine sont revenues à la France. (*Applaudissements redoublés.*)

« Donc, continue l'orateur, ces provinces ne vivent que des produits distillés du raisin et en premier lieu du « raki ». Aujourd'hui, en interdisant l'alcool dans le pays, vous enlevez leur gagne-pain à des milliers de citoyens. Chers camarades, je vous préviens, statistique en main, que la loi proposée à la Chambre serait une folie.

« Nous devons maintenir l'alcool, car il s'agit d'un bénéfice net d'un million de livres par an, et qu'en agissant différemment nous fournirions aux paysans de Chio et de Mytilène, un moyen de s'enrichir à nos dépens.

CHUKKRI BEY (Trébizonde) le remplace.

« Je ne veux pas contredire mon prédécesseur, affirme le nouveau venu. Mais je tiens à vous exposer, Messieurs, les ravages que cause la boisson au sein de notre Patrie.

« Un mal interne ronge notre peuple. Aujourd'hui, notre paysan de Konia, après avoir vendu son beurre et ses œufs au marché,

remporte dans son foyer des bidons de raki et s'enivre oubliant toutes les prescriptions de l'Islam !

VELHI BEY (Konia). — Pas à Konia seulement, c'est partout ainsi. (*Rires.*)

ALI CHUKKRI BEY (Trébizonde). — Il y a de cela dix ans, à Trébizonde, les personnes abusant de l'alcool pouvaient se compter sur les doigts.

« A présent, hélas ! les enfants de 7 à 8 ans pratiquent le culte de la « dive bouteille » comme père et mère. Les maladies augmentent avec ces abus, et la nation entière est exposée à un péril imminent ; elle se trouve au bord de l'abîme.

« On ne veut pas faire perdre au budget un million de livres, mais on brûle le pays. La Chambre assume une responsabilité écrasante. Tous les députés doivent être d'accord pour entreprendre la lutte en vue d'assainir la nation et d'élaborer cette loi...

FARIK BEY (Denizli). — ...que le Gouver-

nement ne pourra à aucun prix appliquer intégralement. (*Bruits dans la salle.*)

ALI CHUKKRI (Trébizonde), répliquant vivement. — Un gouvernement qui ne peut appliquer ses lois n'en est pas un...

(*Grand bruit, protestations ; on empêche le député de continuer. — Le président rappelle à l'ordre.*)

« Je ne veux pas qu'on prête à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas et je me rétracte ! (*Le silence se fait.*)

« Une loi supprimant l'alcool délivrerait l'Anatolie d'un mal affreux. Nous devons imiter l'Amérique et la Russie. En Russie, la loi contre l'alcool a été appliquée en recourant, le cas échéant, à la bastonnade ! Il faudra que nous sachions en faire autant. Pour nous autres Turcs, il n'y a qu'un remède radical, la bastonnade ! (*Bruits, protestations.*)

MEHMED HODJA (Edremid). (*Il prend la parole à la tribune et d'une voix de stentor entonne une harangue en faveur de la loi.*)

« La principale cause de nos malheurs est

que, nous autres Turcs, nous n'observons plus les lois de l'Islam.

« Notre religion nous interdit l'alcool et nous nous permettons d'en abuser. Tous les peuples musulmans savent trop combien nous négligeons les lois divines. Il y a vingt ans, à Edremid, les Chrétiens n'avaient que vingt maisons tout au plus. L'alcool et le jeu ont ruiné les Turcs de l'endroit et aujourd'hui la moitié de la ville appartient aux étrangers !

« Tant que les Turcs ne prendront pas les mesures nécessaires contre l'ivresse et le jeu, ils seront foulés aux pieds de leurs plus vils ennemis. »

Cette fois les contradicteurs se sont tus. L'argument divin est sans réplique, dans la toujours religieuse Anatolie, et c'est au milieu d'un silence complet que Djelaleddine Arif bey note le compte rendu officiel et lit le projet de loi suivant :

1° *L'importation de tous les spiritueux est*

strictement interdite sur toute l'étendue du territoire ottoman.

2° Tout débit d'alcool sera fermé. Les scellés seront apposés par l'Etat sur tous les alambics, bidons et barils.

3° L'alcool ne pourra se vendre dans le commerce que dénaturé et après un contrôle de l'Etat.

Les contrevenants seront condamnés à une amende de 100 à 500 livres et à une peine corporelle variant entre 80 et 100 coups de bâton et à une réclusion de 2 à 6 mois de prison.

Et, sans plus ample discussion, la loi est approuvée. Il y a des pays, n'est-ce pas, où cela ne va pas si vite.



VIII

ISMAIL SABRY BEY. — A LA DÉFENSE NATIONALE. — L'OCCUPATION DE SMYRNE. — L'AGRESSION HELLÈNE CONTRE L'ANATOLIE. — LES CAUSES DU SOULÈVEMENT DE L'ASIE-MINEURE. — EN CILICIE. — DEUX MOTS DE FEVZI PACHA, MINISTRE DE LA GUERRE. — QUELQUES PROCLAMATIONS.

J'ai rencontré à Angora, dans l'entourage de Mustapha Kémal, un ancien ami : Ismail Sabry bey, ancien adjudant de la reine Marie de Roumanie.

Sabry bey est originaire de la Dobroudja et il était capitaine de cavalerie dans l'armée roumaine. Mais les déportations et massacres qu'eurent à subir les Musulmans de la Dobroudja le décidèrent à passer dans les rangs de l'armée turque.

C'est aujourd'hui un des membres les plus influents du soulèvement kémaliste. Comme récompense de ses précieux services et de son courage vis-à-vis de l'ennemi, Mustapha Kémal pacha le prit à ses côtés.

Sabry bey m'amène au Ministère de la Guerre.

Je suis introduit auprès du commandant Riza, de l'Etat-Major, qui nous reçoit fort aimablement.

A peine la conversation était-elle engagée et lui avais-je demandé comment prit naissance le mouvement national, il me tendit un dossier. Je l'ouvris et y trouvai tout d'abord quelques dépêches, qu'il me paraît intéressant de transcrire ici :

TÉLÉGRAMME DU COMMANDANT D' Aidine

« Le 15 mai 1919.

« Notre correspondance avec Smyrne occupée par les Hellènes s'est trouvée interrompue. Détails parvenus ici annoncent massacres sur population musulmane commis par troupes grecques. Caractère occupation imprécis. Population extrêmement surexcitée. »

« Commandant de la 57^e Division,

« CHEFICK ».

« Panderma, le 16-5-1919.

« Population Panderma extrêmement surexcitée suite occupation injustifiée Smyrne. »

« C. div. 14^e C. Armée,
« YUSSOUF IZZET ».

« Aïdine (très urgent), le 16-5-1919.

« ...Le 14-5-19, six transports hellènes, protégés par quelques torpilleurs, commencèrent à entrer dans le port de Smyrne. La population grecque s'assembla en masse sur le quai. Tout d'abord, une compagnie de 300 Efzones débarqua sur le quai, suivie par d'autres groupes. Les forces débarquées se divisèrent en deux colonnes, dont l'une prit la direction de la caserne et l'autre celle de Punta. La population indigène armée accompagnait ces troupes; aussitôt les quartiers grecs, sis aux environs du quai, hissèrent des drapeaux hellènes. Au moment où la première colonne fut près de la tour de la place de la caserne,

un coup de feu éclata. Là-dessus un choc s'engagea entre nos soldats d'une part et les soldats hellènes et la population armée d'autre part. Des deux côtés aux prises sur les lieux, les pertes se montent à plus de 700. Le choc dura une heure. Une partie de nos officiers et soldats se trouvant dans la caserne, furent faits prisonniers. On les conduisit à bord du cuirassé *Averoff*. D'autres soldats ottomans se sont retirés avec leurs armes hors de la ville. Les habitants grecs de Seydi-Keuy et des environs, accourus en armes durant le choc, se mirent à piller le local du Gouvernement, la caserne et les magasins appartenant aux Musulmans. Après l'occupation des établissements officiels et de ceux de la Sûreté publique, l'armée se joint aux bandes grecques pour commettre des atrocités tant dans la ville que dans les environs. La malheureuse population musulmane est assassinée et torturée. Guidés par des bandes grec-

ques, les soldats hellènes se saisirent de quelques-uns de nos officiers et arrachèrent leurs uniformes à coups de crosse. La population musulmane se réunit dans le cimetière juif, dans l'intention de s'élever contre l'annexion et de sauvegarder ses droits. Elle ne voulut pas se disperser et passa la nuit du 15 au 16 dans le cimetière israélite continuant ses manifestations nationales. Après minuit, des coups de fusils et de mitrailleuses se firent entendre aux environs de ce cimetière. Le feu continua dans ce quartier et dura environ quatre heures. La population musulmane, exposée à ce massacre, dût se disperser.

« Durant toute la nuit, on entendait partout dans la ville des coups de fusil et de bombes. Les dépôts d'armes et de munitions, ainsi que les caisses des établissements officiels furent entièrement pillés par la population locale grecque. L'agression se manifesta avec une fureur

telle que les soldats hellènes en vinrent jusqu'à faire usage de leurs mitrailleuses.

« Les atrocités des Grecs furent portées au-delà des limites de la ville, des bandes grecques formées dans les villages se mirent à attaquer aussi les trains et les villages musulmans.

« Dans plusieurs villages, des bandes helléniques et grecques ont commis aussi de nombreuses agressions et leurs actes de violence se sont étendus jusqu'aux environs de Kouche-Ada et de Soke.

« Les violences ainsi commises par les Grecs indigènes, tant en groupes qu'individuellement, à l'encontre des lois de l'humanité, ont vivement indigné la population musulmane d'Aïdine et de ses dépendances. Tant que l'occupation de Smyrne par la Grèce durera et que les violences des bandes grecques continueront, l'énervement de la population musulmane doit fatalement croître et, par conséquent, il y aura lieu de s'attendre à des événements regrettables.

« Donc, au nom de l'humanité, il est d'une importance extrême de faire les démarches nécessaires auprès des représentants de l'Entente afin que, dans le cas où l'occupation de la ville serait nécessaire pour l'Entente, des contingents ententistes anglais, français et américains viennent seuls effectuer cette occupation.

« Le Commandant de la 57^e Division,
« CHEFICK ».

Aïdine, 17 5-19.

(SUITE TÉLÉGRAMME N° 892)

« 1^o) Les membres de l'Etat-Major du corps d'armée et des divisions ont été arrêtés à Smyrne le jour de l'occupation.

« 2^o) Les massacres et les pillages commis à Smyrne contre la population musulmane et contre nos soldats n'ont nullement été provoqués par les nôtres, mais il existe, au contraire, des preuves

indiquant qu'ils ont été commis avec préméditation par les Grecs indigènes et les soldats hellènes.

« CHEFICK. »

Le passage suivant, d'un autre rapport du général Nadir pacha, sur les horreurs de Smyrne, vaut aussi d'être cité :

« A ce moment furent commis des crimes et atrocités inimaginables, que réprouveraient les peuples même les moins civilisés.

« Des Grecs, armés de revolvers, tiraient continuellement sur le groupe des officiers turcs, traversant la rue au milieu de deux rangées de soldats hellènes d'occupation.

« La population grecque n'a rien épargné pour insulter, humilier, torturer et frapper les officiers.

« Tous ceux qui étaient à bord des bateaux grecs, le long des quais, ainsi que tous les soldats hellènes descendus dans la rue et la population grecque de

la ville elle-même, ont participé par tous les moyens à cette scène tragique. Les officiers turcs, mains en l'air, furent contraints de crier « Zito » et un grand nombre d'officiers et de soldats furent impitoyablement massacrés ou blessés. Une pluie battante, mêlée de grêle qui commença à tomber peu après, contribua heureusement à détourner sensiblement ce déchaînement de barbarie. »

Si je devais transcrire, ici, la suite de dépêches annonçant la destruction d'Aïdine, de Menemen, les massacres de Magnésie, etc., la série n'en finirait pas.

Aussi Riza bey me dit que si quelqu'un lui demandait pourquoi l'Anatolie est rebelle et s'est ainsi soulevée, il montrerait ce recueil qu'il gardait précieusement.

*
* *

Nous causâmes ensuite de la Cilicie. Je remarquai avec plaisir qu'aucune rancune envers la France n'existait chez ces officiers. Seulement Riza bey me donna deux procla-

mations qui venaient d'être rédigées pour être jetées par avion sur les troupes françaises. Je les reproduis ici à titre documentaire et parce qu'ils font ressortir les vœux que formaient alors les nationalistes turcs sur la Cilicie.

*
* *

« SOLDATS DE FRANCE !

« Combattants de la République et apôtres de la justice, demandez à vos chefs pourquoi vous versez encore votre sang pour la conquête inutile de la Cilicie turque qui ne vous est même pas cédée par le traité de Versailles ?

« Poilus de France ! Songez que votre patrie vient de gagner une belle victoire en vous rendant l'Alsace et la Lorraine, mais vous tacheriez l'œuvre de vos camarades morts au champ d'honneur, en voulant déchiqueter le peuple turc qui ne

demande qu'à vivre libre et en bonne amitié avec vous.

« Soldats de France !

« Si vous poursuivez ces projets, les Turcs sont à la veille de s'allier aux rebelles arabes. Un exemple frappant est sous vos yeux. En Mésopotamie, les Anglais ont une armée de 100.000 hommes, qui est harcelée de tous côtés. Leurs troupes ont leurs arrières coupés, sont attaquées chaque jour par les Turco-Arabes et périssent par milliers. En Cilicie, vous êtes en face d'un péril identique et imminent !

« Aujourd'hui, l'époque des conquêtes est passée !...

« Est-ce le moment pour la France républicaine de dévoiler son ambition, ou celui de se mettre au travail et de chercher ses vrais intérêts là où ils sont autrement que par la force ?... Cela demandez-

le à vos chefs, et s'ils ne peuvent vous répondre, consultez votre conscience ; elle vous refusera de déshonorer votre histoire en vous ruant sur un peuple qui ne demande qu'à vivre libre et tranquille!... »

*
**

« POILUS DE FRANCE !

« Vous avez laissé bien loin derrière vous vos villages, vos foyers chéris...

« La guerre est finie depuis longtemps, l'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises, mais vous, que cherchez-vous encore ici ?

« Le moment est venu de prendre la truelle en main et de réparer les sanglantes blessures de la Patrie.

« Le moment est venu pour l'humanité entière de respirer, non de conquérir,

de brûler encore et de verser inutilement du sang.

« Poilus de France égarés en Cilicie, qu'avez-vous à attaquer les Turcs qui ne demandent qu'à vivre tranquilles et amis de la France ?

« N'oubliez pas vos traditions d'honneur et de justice, ne perdez pas ainsi vos vrais intérêts en Orient !

« Vous combattez pour les beaux yeux de l'Angleterre, qui est pour nous tous l'ennemi commun.

« Poilu de France ! Rentre chez toi, profite de la victoire et mets toi à l'œuvre avant les Allemands...

« Ne pense pas à vouloir le bien d'autrui !...

« Rentre dans ta douce France, laissons les armes pour reprendre la charrue et nous remettre enfin à travailler en paix !

« Chacun chez soi ! Dieu avec tous !... »

Tandis que nous étions en train de lire ces proclamations, le général Fevzi pacha entra dans la pièce.

Il me dit quelques mots sur la Cilicie que je reproduis ici textuellement. Je n'ai pas eu la possibilité de m'entretenir longuement avec lui, car il dût me quitter précipitamment pour des affaires urgentes.

Mais ces déclarations, si concises qu'elles soient, confirment les précédentes.

Jusqu'à présent, remarque Fevzi pacha, nous avons négligé ce front, car nos principaux efforts tendaient à résister par tous les moyens à l'invasion hellène. Quelques milices de volontaires réussissent toutefois, non sans éclat, à rendre critique, à certains moments, la situation militaire française. Mais nous avons toujours voulu régler les affaires de Cilicie, sans effusion de sang avec la France, car elle a tout intérêt à le faire.

L'esprit militaire l'a emporté et les Français n'ont pas hésité à armer des bandes arméniennes pour les lancer dans nos paisibles

campagnes. Si les Français ne veulent pas conclure avec nous un accord qui leur serait favorable, la guerre de guérillas continuera de plus belle avec l'aide et l'appui que nous apporteront les rebelles arabes !



IX

CE QUI SE PASSE EN MÉSOPOTAMIE. — LE GOUVERNEMENT NATIONALISTE ARABE DE KERBELLAH. — LES ALLIÉS DES KÉMALISTES. — L'ÉTENDARD DE LA RÉVOLTE EN PERSE ET EN ARABIE. — L'ÉMIR ALI. — L'ATTAQUE DES CONVOIS ANGLAIS DU TIGRE. — SUR LES RIVES DE L'EUPHRATE. — ARABES ET KÉMALISTES. — A LA FRONTIÈRE PERSANE.

J'ai pu voir ici un officier kémaliste blessé, de l'entourage immédiat de Nihad pacha, rentré dernièrement du front de Mésopotamie et qui m'a donné de précieuses informations sur ce qui se passe dans ces provinces éloignées de l'Asie.

En Mésopotamie, la paix est bien loin d'être rétablie et la situation ne s'est guère éclaircie non plus, comme on l'annonçait dernièrement en Angleterre.

Les Anglais, il est vrai, ont réussi à s'établir dans le delta et dans les provinces de Bassorah et de Kourna, où leurs troupes ont culbuté les rebelles arabes qui se sont retirés

vers l'intérieur. Mais ceux-ci reviennent à l'attaque et à présent, en Mésopotamie, l'armée anglaise combat sur un front de plus de 600 kilomètres, c'est-à-dire de Bagdad à Bassorah. Elle est en outre attaquée de flanc par les révolutionnaires persans descendant de Kermanschah dans le Pouchti Kouh.

Un émir arabe, l'émir Ali, parent de l'émir Hussein, très influent en Mésopotamie, leva le premier l'étendard de la révolte, il y a un an de cela. Ce fut le début de la révolution arabe dans l'Irak contre l'Angleterre.

Ce chef rebelle entra à Kerbellah, d'où la petite garnison anglaise dût se retirer, et y installa un gouvernement provisoire à l'instar de Kémal pacha à Angora.

Quelque temps plus tard, tandis que les Arabes du Monentefick et du Djebell se soulevaient, l'émir Ali envoya une délégation en Anatolie pour conclure une alliance avec les Kémalistes. Ceux-ci s'empressèrent d'accepter et envoyèrent une mission à Kerbellah, accompagnée d'officiers d'Etat-Major deman-

dés par l'Emir. C'est ainsi qu'à la fin de l'été 1920, les Arabes, suffisamment organisés et très nombreux, entreprenaient la lutte depuis Bagdad jusqu'à la mer. D'autre part, le 13^e corps d'armée kémaliste, sous les ordres du général Nihad pacha — alors à Diarbékir — se mit à descendre le Tigre et il investissait Mossoul où la garnison anglaise, coupée de Bagdad, ne put résister.

Nihad pacha continua son avance et installa en octobre dernier son Quartier général à Mossoul, tandis que ses 2^e et 5^e divisions combattaient avec l'aide des Arabes à Samara.

Les Persans à leur tour, ayant proclamé un gouvernement nationaliste à Tabriz, s'allièrent aux Kémalistes et ne tardèrent pas à faire irruption en Mésopotamie. C'est ainsi que les troupes britanniques virent un troisième front surgir sur le champ de bataille.

Quoique très mal équipées et mal organisées, ces bandes persanes causent de grands

dommages aux Anglais, car ils mènent sur la rive gauche du Tigre une guerre de guérillas qui retient de ce côté une quantité de troupes obligées de protéger les convois de ravitaillement remontant le Tigre vers Bagdad.

Ces convois sont souvent attaqués par des insurgés arabes qui, blottis par milliers dans les roseaux et les bambous des rives et des marécages, ne cessent de mitrailler tous les navires qui passent.

Ceux-ci sont naturellement tous armés et les Anglais ont organisé des escadrilles de moteurs blindés accompagnés d'hydro-avions qui parcourent sans cesse tout le cours du fleuve y faisant la police. Dans chaque village riverain sont installés des postes munis de fortes garnisons et entourés de fils de fer barbelés, ce qui n'empêche pas les Arabes de les attaquer sans trêve et tout le voyage des bateaux circulant de Bassorah à Bagdad s'effectue le plus souvent sous une pluie de balles.

A l'organisation impeccable des Anglais le long du Tigre, les Arabes répondent par le

nombre de leurs combattants, qui pullulent et sont bien approvisionnés en armes et munitions.

L'émir Ali a réussi à se procurer quelques batteries de canons de campagne et de nombreuses mitrailleuses.

Les insurgés arabes en Mésopotamie emploient audacieusement une singulière tactique pour attaquer et détruire les convois fluviaux britanniques quoique ceux-ci soient armés.

De nuit, des centaines de soldats arabes se munissent de peaux de moutons qu'ils gonflent en guise de bouée et ils entrent sous cet accoutrement dans le fleuve se laissant ainsi entraîner par le courant en masses compactes pour se cramponner à l'étrave des bateaux et se hisser sur le pont à l'aide de bambous recourbés. Ils font alors irruption de tous les côtés à la fois et attaquent au poignard les passagers et les équipages ; ceux-ci ne pouvant plus se défendre avec leurs armes sont massacrés de la sorte.

Le bateau, après qu'ils l'ont échoué, est dévalisé par les insurgés.

L'émir Ali a installé son gouvernement à Kerbellah où sont concentrés les principaux ministères. Percevant les impôts sur toute la population de l'Euphrate, ce gouvernement, dont l'existence est inconnue peut-être en Europe, a son budget et fonctionne presque normalement. L'émir lutte pour l'indépendance de la Mésopotamie et l'on m'assure qu'il a plusieurs fois déclaré son attachement à la France et aux Turcs. C'est un homme âgé d'une quarantaine d'années, très énergique et très aimé de tous les Arabes de l'Irak.

L'Angleterre se heurte avec lui à un ennemi puissant, respecté et en parfaite solidarité avec les kémalistes turcs qui luttent à ses côtés.



X

L'EXILÉE D'ANGORA. — HALIDÉ EDIB HANOUM. —
UNE VISITE A SA FERME. — LA ROMANCIÈRE
KÉMALISTE. — L'AMAZONE D'ANATOLIE. —
LES FUSILS DANS LA PÉNOMBRE. — DÉSEN-
CHANTÉE 1920. — LA FUITE D'HALIDÉ DE
CONSTANTINOPLE. — CE QU'ELLE DIT DU
MOUVEMENT NATIONAL.

A la direction générale de la presse kéma-
liste, un ami m'avait proposé d'aller voir, avant
de quitter Angora, Halidé Edib Hanoum,
fougueuse propagandiste de la cause natio-
naliste et écrivain d'une indéniable valeur.
Le soir même une voiture nous menait avec
force cahots, à travers les rues mal pavées
de l'antique Ancyre. Nous avançons sur une
route poussiéreuse menant à la ferme modèle,
dépendance de l'École d'agriculture d'Angora
située à environ une heure de la ville.

De temps en temps, nous croisons sur
notre chemin quelques « tchétés » kémalistes
armés et montés sur de beaux chevaux. Ils
font partie de ces bandes, de formation

nouvelle, qui s'exercent à la petite guerre en attendant d'être dirigées vers le front.

Chacune des bandes de « tchétés » est munie d'une mitrailleuse et comprend 50 cavaliers armés jusqu'aux dents. Les grenades à main qu'ils suspendent à leur ceinture et que ces cavaliers triment avec eux, sont la terreur constante des habitants d'Angora.

Au café où ils s'attablent, ils conservent toujours ces dangereux joujoux auprès d'eux. Parfois ils s'amuse à les démonter et les explosions par accident ne sont pas rares, qui font voler en éclats tout le café, tables chaises et clients !

Aussi le gouvernement a-t-il pris la décision d'interdire le port de ces bombes à l'intérieur de la ville.

Tandis que notre voiture passe, je les vois esquisser une merveilleuse « fantasia » sur leurs fringants chevaux qu'ils montent admirablement bien.

Au bout d'une heure de course nous arrivons à une ferme champêtre et gaie émergeant d'un bouquet de feuillage, le long d'une

petite rivière aux eaux claires et très poissonneuses. Devant la ferme est un grand verger, puis une prairie ombragée où paissent tranquillement des vaches. Tout est calme et silencieux. C'est un lieu bien choisi pour servir de refuge à l'âme ténébreuse et mélancolique qui est venue s'y exiler... Tout à coup un galop pressé retentit. Nous voyons arriver de loin une femme montée sur un superbe pur sang. Le vent s'engouffre dans les plis de son « tcharchaf » noir. Elle est chaussée de bottes d'homme. Sa ceinture s'orne d'une cartouchière et d'un revolver à la « cow-boy ». C'est Halidé Edib Hanoum.

*
**

Quelques minutes plus tard, nous étions dans une petite pièce située au premier étage et transformée en salon. Quelques meubles purement turcs d'une simplicité rustique.

Dans un coin, luit dans la pénombre l'acier poli d'une dizaine de fusils, revolvers et poignards rangés avec précaution. Sur une petite table est un « samovar » russe et au

milieu de la pièce un grand « mangal » (1) de cuivre.

Nous nous asseyons sur des « minders » (2) à la turque adossés aux fenêtres donnant sur le balcon d'où la vue s'étend sur de riches plantations. Halidé Edib a pris place en face de nous. Elle a gardé son « tcharchaf », le voile relevé.

Tandis qu'elle parle, je l'observe. Notre interlocutrice est une belle femme entre les deux âges, aux yeux noirs et au regard languoureux. Les péripéties de sa fuite en compagnie de son mari, le docteur Adnan bey, méritent d'être narrés.

*
**

Déguisés en villageois et ayant chargé leurs effets sur un char à bœufs plein de paille, des « tcharik » aux pieds, un aiguillon en main, c'est en cet agreste équipage que Halidé Edib s'achemina sur la route menant de Scutari à Alemdagh.

(1) Réchaud à charbon turc.

(2) Divan à la turque.

Mari et femme errèrent ainsi quinze jours durant, le long de chemins isolés, logeant dans des hans affreux et peuplés de vermine... Ils ne furent reconnus qu'à leur arrivée à Ada-Bazar.

Halidé Edib nous retient à prendre le thé. Une petite paysanne nous sert sur un plateau du beurre frais provenant de la ferme et des confitures préparées par la fermière.

« Nous ne manquons de rien, me dit Halidé Edib Hanoum, la terre de nos aïeux, la belle et riche Anatolie, malgré toutes ses blessures béantes, est encore généreuse. L'Europe a beau ne rien envoyer, nous trouverons longtemps encore sur la terre de l'exil des tchariks pour nous chauffer et des vêtements de bure... »

Puis, tandis que je la questionnais sur le mouvement national, l'éminente romancière et poète turque me répondit sans hésitation :

« Vous nous voyez ici, nous avons tout laissé derrière nous, maisons, famille, notre Bosphore chéri aux riantes rives... Nous avons aban-

donné tout cela pour prendre les armes et lutter à la défense de nos monts et de nos terres que l'on veut faire envahir par nos plus vils ennemis...

« Au commencement de la guerre générale qui a déchaîné le feu dans le monde entier, je me trouvais à Constantinople. Lu ruée germanique sur la Belgique, fut douloureusement ressentie par la plupart des Turcs, car la Turquie elle aussi sait jusqu'où va la violence de certaines nations européennes que l'ambition rend aveugles...

« Les vrais Turcs sentaient l'approche d'un malheur... ils savaient que l'Allemagne avait entre les mains les rênes de l'Empire, mais ils frémirent tous d'horreur à la destruction de Louvain, aux horreurs germaniques en Belgique. Il serait inutile de rappeler l'indignation que la violation de la Belgique par les armées du Kaiser, souleva dans le monde entier.

« Pourtant, cinq années plus tard, une violation plus monstrueuse encore était accomplie envers la Turquie qui avait déposé les

armes en se fiant à l'armistice de Moudros et au 12^e principe de Wilson qui lui donnait droit à la souveraineté turque sur les territoires turcs de l'Empire ottoman...

« On jeta sur un peuple désarmé, l'armée grecque qui occupa Smyrne, y commit des massacres sans précédent et mit à sac les plus belles provinces de l'Anatolie... Aujourd'hui, des villes d'Aïdine, de Ménémén, Nazeli, il ne reste qu'un amas de décombres...

« A toutes ces horreurs, personne n'eut de cris d'indignation, pas un sursaut de révolte ne se manifesta et pourtant ces villes, ces populations, ces contrées dévastées, mises à feu et à sang, font partie de l'humanité !

« Et l'on prétend que les nationalistes turcs sont dans leur tort ! Mais quel peuple au monde n'en aurait pas fait autant sinon plus ?

« Les misères et les horreurs sans précédent dont la population turque de Constantinople est victime depuis que les Anglais y sont les maîtres sont indescriptibles.

« Les étrangers, parmi lesquels de rares

officiers français restés à Stamboul, sont témoins des occupations à main armée des maisons turques qui ont plu à MM. les Officiers anglais.

« A tout cela d'autres témoignages viennent s'ajouter : les coups de crosse et de cravache administrés par des soldats australiens, polynésiens — apôtres de la civilisation britannique — aux malheureux voyageurs qui sont obligés d'attendre dix jours sur pied pour obtenir un visa anglais au quai de Galata. Et les familles jetées sans raison dans la rue, et les harems violés, les arrestations brutales pour ceux qui sont connus être francophiles convaincus, et l'horrible censure interalliée, anglaise plutôt, qui étouffe la voix de la presse turque laissant les feuilles grecques et arméniennes déverser des articles mensongers et injurieux envers la Turquie, que de tracasseries, odieuses et pires !

« La Turquie n'est pas entrée de sa propre volonté dans la guerre générale; c'est elle, néanmoins, qui a été le plus injurieusement

A ANGORA

7

traîtée, plus que l'Allemagne, plus que l'Autriche et même que la Bulgarie.

« Un peuple qui a le moindre sentiment de patriotisme ne devait-il pas prendre les armes pour soutenir une lutte désespérée... et ne sait-on pas que les peuples exaspérés sont souvent redoutables ?

« Mustapha Kémal, dans la lutte suprême qu'il a entreprise, a réveillé d'autres peuples asiatiques opprimés.

« Le bolchevisme se changera fatalement en Asie en un soulèvement général, car les droits de tout peuple de disposer de lui-même que Wilson a proclamés, ainsi que les idées des communistes envers les capitalistes ont réveillé l'Asie.

« Nous sommes aujourd'hui liés étroitement aux Musulmans de la Chine et des Indes et nous savons exactement vers quel dénouement marchent les événements que quelques diplomates inconscients ont provoqués.

« Le grand Congrès asiatique de Bakou est un pas en avant. La révolte des peuples oppri-

més de l'Asie est proche. Demain, lorsque toutes les colonies britanniques seront mises à feu, M. Lloyd Georges réfléchira sur la fatalité qui pèse sur des oppresseurs nourris d'ambitions... »

*
* *

Il me souvient d'avoir visité naguère, sur les rives du lac de Genève, à Coppet, le château où s'exila M^{me} de Staël. La ferme de Halidé Edib m'a rappelé involontairement ce pittoresque refuge de M^{me} de Staël. A l'instar de l'auteur de *Corinne*, l'exilée d'Angora entretient une active correspondance. Elle écrit environ trente lettres par jour à différents personnages en vue, d'Angleterre et d'Amérique. Elle compte publier, à ce qu'elle m'a affirmé, un recueil de « Lettres d'Anatolie », qui sera évidemment du plus vif intérêt.

Mais que dirait Pierre Loti de ces « Désenchantées » nouveau style !

Les voilà à l'œuvre et en plein dans la vie active...

XI

EN QUITTANT LA TERRE KÉMALISTE

Quelques jours après ce long et si curieux voyage, je m'embarquais de nouveau à Inéboli, sur un paquebot en partance pour Stamboul...

L'impression laissée par ce que j'ai vu en Anatolie, est de celles que de vains commentaires affaibliraient ; elle est dans la simplicité et la véracité des faits de nature à jeter sur le kémalisme des lueurs nouvelles qui éclaireront, je l'espère, les esprits impartiaux. Quant aux autres...

Tandis que je prenais place dans un canot qui devait m'amener à bord, je répétai plusieurs fois à un compagnon de voyage qui devait repartir pour Angora :

« Dites à Mustapha Kémal pacha, que le respect et l'admiration que j'ai pour lui, après que je l'ai vu à l'œuvre, sont si grands, que je l'appellerais partout avec fierté
« l'Apôtre de la Résurrection turque ! »

Tandis que le canot s'éloignait du rivage, je distinguais encore sur le quai, quelques soldats anatoliens, leurs cartouchières fièrement rangées sur leur poitrine, qui contemplaient l'horizon azuré de la Mer Noire avec de grands yeux illuminés.

Quelques heures après, notre bateau levait l'ancre. Sur la passerelle, je restais debout à regarder s'éloigner ces rives kémalistes, ces côtes de l'Anatolie indépendante, tout entière absorbée dans une lutte désespérée, mais si sublime, contre tant d'adversaires à la fois...

La nuit couvrait déjà la mer, lorsque là-bas, derrière nous, sur la ligne fuyante du large, je vis disparaître ce coin de terre natale, resté encore si fièrement turc en ce monde !...



TABLE DES MATIÈRES



- I. — En Mer Noire. — Des signaux mystérieux. — En vue des côtes kémalistes. — L'antique Inépolis. — Sur la terre indépendante. — Un peuple qui a pris les armes. — En route vers Angora. — Les haltes dans les montagnes. — La Suisse anatolienne ou les Alpes Pontiques. — Edjevid, l'auberge et relai perdu dans les monts.
- II. — A Castamouni. — La ville déserte, tous soldats. Le vendredi. — L'art et les paysans. — Les merveilles de Castambol. — Djemal bey. — Le départ et les monts de l'Ilkaz. — Distractions et compagnons de voyage. — Les relais à l'intérieur de l'Asie-Mineure. — L'hospitalité traditionnelle des Turcs. — La monotonie des longues routes. — Tchanghri. — Enfin Angora.
- III. — Angora, l'antique Ancyre. — Ce que l'on voit dans ses rues. — La crise des logements. — Où il me faut loger dans une armoire. — Le chef des Nationalistes. — Ce qu'est le soulèvement kémaliste. — Son but. — Son armée. — Kémalistes, Bolcheviks et Peuples de l'Asie.
- IV. — Comment Mustapha Kémal organise des groupes de francs-tireurs contre l'armée grecque. — Les « tchévés » volontaires. — Organisations secrètes de l'arrière-front. — Les guérillas en Anatolie. — Formation des corps d'armée à l'intérieur. — Au Conseil asiatique de Bakou.
- V. — A la Sublime-Porte d'Angora. — Les ministères. — Aux Affaires étrangères. — Une entrevue avec Moukhtar bey, vékil aux Affaires étrangères. — Le 12^e point de Wilson. — L'offensive des Hellènes. — En Cilicie. — Les servitudes étrangères. — Le but des nationalistes turcs.

- VI. — En tête à tête avec Mustapha Kémal. — La maison du chef de gare. — Ce que dit le chef des nationalistes turcs. — L'offensive en Arménie. — Le traité de Sévres et les Hellènes en Asie-Mineure.
- VII. — A la Chambre d'Angora. — Déclaration d'Ismail Fazil pacha. — Comment le mouvement national prit naissance. — Son historique. — Stamboul et Angora. — Les débats au Parlement. — Une discussion intéressante. — La loi supprimant l'alcool. — Les ravages des boissons fermentées en Anatolie. — L'argument religieux. — La loi est approuvée.
- VIII. — Ismaïl Sabry-bey. — A la Défense nationale. — L'occupation de Smyrne. — L'agression hellène contre l'Anatolie. — Les causes du soulèvement de l'Asie-Mineure. — En Cilicie. — Deux mots de Fevzi pacha, ministre de la guerre. — Quelques proclamations.
- IX. — Ce qui se passe en Mésopotamie. — Le gouvernement nationaliste arabe de Kerbellah. — Les alliés des kémalistes. — L'étendard de la révolte en Perse et en Arabie. — L'émir Ali. — L'attaque des convois anglais du Tigre. — Sur les rives de l'Euphrate. — Arabes et Kémalistes. — A la frontière persane.
- X. — L'exilée d'Angora. — Halidé Edib Hanoum. — Une visite à sa ferme. — La romancière kémaliste. — L'amazone d'Anatolie. — Les fusils dans la pénombre. — Désenchantée 1920. — La fuite de Halidé de Constantinople. — Ce qu'elle nous dit sur le soulèvement national.
- XI. — En quittant la terre kémaliste.

Imp. R. Dousinelle, 3-5-7, rue St-Pierre, St-Germain-en-Laye.

COMITÉ " FRANCE - ORIENT "

*Association Nationale de Propagande Politique
et d'Action Economique*

**pour le développement du prestige et des intérêts français
dans les pays orientaux**

Levant Français — Syrie — Turquie d'Europe et d'Asie
Egypte — Perse — Roumanie — Grèce — Bulgarie
Albanie — Tchéco-Slovaquie — Yougo-Slavie.

*Constituée par Déclaration officielle du 5 juin 1913
sous les auspices du Ministère des Affaires Etrangères
avec le concours de la*

" Presse Associée Franco-Orientale "

SIÈGE SOCIAL : 5, Avenue de l'Opéra — PARIS



*Tous les Français soucieux de notre situation politique
et économique dans les pays du Levant et tous les amis de
la France en Orient sont conviés à collaborer activement à
notre action.*

**Adresser toutes Adhésions et Communications au
Secrétariat généra du Comité " FRANCE -
ORIENT ", 5, Avenue de l'Opéra, Paris.**

COMITÉ " FRANCE-ORIENT "

CONSEIL DE PATRONAGE

Présidents d'Honneur :

MM. GEORGES LEYGUES, Ancien Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères.

PAUL DOUMER, Sénateur, Ministre des Finances.

PIERRE LOTI, de l'Académie française.

Membres d'honneur :

MM.

G. AIMOND, Député.
Dr AMODRU, Député.
MAURICE BARRÉS, Député.
BARTHELEMY, Député,
BARTHOU, Ministre de la Guerre.
BEAU, Ambassadeur de France.
BERTHOULAT, Sénateur.
Amiral BESSON.
BIARD D'AUNET, Ministre plénipot^{re}.
Amiral BIENAIMÉ.
BLONDEL, Ministre plénipotentiaire.
L. BOURGEOIS, Président du Sénat.
Prince JACQUES DE BROGLIE.
VICTOR CAMBON.
E. CHEIGNON, Ancien Président du Tribunal de Commerce, Nantes.
MAURICE COLRAT, Député, Directeur de l'*Opinion*.
Vicomte CORNUDET, Député.
DALADIER, Député.
François DELONCLE, Député.
DUVAL-ARNOULD, Député.

MM.

AULOGE-DUVIVIER.
PAUL DUVIVIER, Consul de Colombie.
PAUL ESTIER, Armateur.
EVAIN, Député.
Ch. FONTAINE, Capitaine de Frégate.
LÉON FRANCK, Ingénieur, lauréat de l'Institut.
H. FRANDIN, Ministre plénipot^{re}.
HERRIOT, Sénateur, Maire de Lyon.
PAUL LABBE, Secrétaire général de l'Alliance Française.
Général GOURAUD, Haut Commissaire de France en Syrie.
Ch. LEBOUCCQ, Député.
G. LEROLLE, Député.
DE MONZIE, Ancien Ministre.
NOULENS, Ambassadeur de France.
P. RIVET, Professeur au Muséum.
LOUIS ROLLIN, Député.
MARC SANGNIER, Député,
DE SELVES, Ancien Ministre des Affaires Etrangères.

CONSEIL DE DIRECTION ET DE PROPAGANDE

Présidents effectifs : **MM. LOUIS MARIN**, Député (Section Politique).

PAUL MESSIER, Député (Section Economique).

Vices-Présidents : **MM. BLONDEL**, Ministre plénipotentiaire.
le Colonel DE FONLONGUE.

Secrétaire général fondateur : **P. ABDON-BOISSON**, D^l légué politique.

Secrétaire général : **G. DE MONTMIRAL**, Délégué économique.

Tresorier : **EMILE GENIN**, Délégué commercial.

Délégués généraux des Sections spéciales :

" France-Levant-Turquie-Perse-Albanie " : **P. ABDON-BOISSON** ;

" France-Egypte-Grèce-Yougo-Slavie " : Colonel **RICHARD** ;

" France-Roumanie-Tchéco-Slovaquie-Bulgarie " : Cdt **EVEILLARD**.

Assesseurs (Délégués de la Presse) : **MM. E. LETZGUS**, Directeur de la Revue " *France-Orient* " ; **BERTRAND BAREILLES** (Havas) ; **JEAN-BERNARD** (Presse Associée) ; **R. BOUCART** (Radio) et **H. DE VITTRÉ** (Agence des Balkans).

(Section Economique) : **R. COMBOUL**, Direct. de l'Office Maritime, **A. BONTE**, **THOMAS**, **FRÉD. GRAS** et **Ch. SIMORE** (Exportateurs).

Les listes des Membres Perpétuels, Donateurs, Titulaires, Actifs et Correspondants sont déposées, avec tous renseignements complémentaires au Secrétariat général du Comité.

Notre But. — Notre Action

La fondation du Comité "*France-Orient*" remonte à la période d'avant-guerre (Déclaration officielle du 5 juin 1913).

Mais son but répond exactement à la transformation actuelle du Monde oriental.

"*France-Orient*" travaille exclusivement au développement du prestige, de l'influence et de tous les intérêts français dans ce splendide et immense horizon, où nous étions *jadis* sans rivaux, qui s'étend du bassin oriental de la Méditerranée à la Mer Noire, à travers l'Asie moyenne, des Karpathes et des Balkans jusqu'au Bosphore, jusqu'au Nil, jusqu'au Golfe Persique. C'est notre domaine le plus riche, le plus accessible pour nous, car le Proche Orient, qui relie l'Europe à l'Asie, c'est toute la tradition française toujours aimée non seulement par nos héroïques alliés de Roumanie, de Yougo-Slavie et de Tchéco-Slovaquie, mais par ceux d'autrefois et de demain que nous avons trop délaissés, que nous devons reconquérir.

Ce sont les traces profondes de notre passé attaché aux souvenirs de l'Hellade, de nos amitiés islamiques, de notre protectorat chrétien, c'est la Syrie, le Liban, la Palestine, la Mésopotamie, notre véritable Terre promise et c'est aussi toute la loyauté française de notre commerce, la sécurité et la bonne foi de nos transactions.

La France victorieuse de l'emprise germanique ne saurait accepter une diminution de son prestige et de son rôle traditionnel en Orient.

Son renom historique plus grand que jamais, la prédominance séculaire de la langue française, l'aurole de son clair génie et de son esprit libéral laissent encore subsister, malgré toutes les tentatives, son empreinte privilégiée dans tous les pays orientaux.

Mais son activité, sa clairvoyance doivent se tenir en éveil et sa politique orientale la plus avisée s'impose de toute urgence.

Cette politique ferme et amicale, ethnique et française, cette action délibérée et constante, cette collaboration réelle avec les pays orientaux, le Comité "*France-Orient*" les poursuit en invitant tous ses Membres à en élaborer et appliquer les *directives* les plus sûres pour l'honneur du drapeau français et notre renom national, pour le relèvement enfin, par le nôtre, de tous les peuples divisés de l'Orient qui savent que l'influence française est partout et toujours déférente, féconde et bienfaisante.

Section Politique

Pour répondre à son double but *politique* et *économique*, le Comité "**France-Orient**" s'est développé en deux *Sections* parallèles qui se complètent étroitement.

Sa *Section Politique* est plus particulièrement ouverte aux Diplomates, Parlementaires, Publicistes et Intellectuels soucieux du rayonnement moral de la France en Orient et de la paix mondiale.

Si complexe et si variée que soit la mosaïque de peuples et de races qui forment ce que nous appelons l'Orient, l'interdépendance absolue de leurs éléments représente pour nous une véritable *unité* au regard des intérêts français. Sans nous immiscer dans leur politique intérieure, nous devons tenir compte des mouvements qui en les rapprochant ou les divisant menacent de troubler les relations internationales. La guerre est sortie de l'Orient, l'Islam soulevé se redresse; à nous, Puissance islamique et chrétienne d'y ramener l'apaisement dans la prospérité, la Justice et le Droit.

Le relèvement oriental en collaboration avec la France, c'est la raison d'être et l'objet du Comité "**France-Orient**".

Etudier ses répercussions méthodiquement dans chaque partie et en dégager notre politique française, tel est le premier point de notre programme;

Approfondir les rapports ethniques de ces peuples; organiser dans ce but les Enquêtes, les Missions, les Conférences, les Congrès; rechercher toutes Informations, rassembler toute documentation;

Recevoir les Délégations de ces pays, provoquer leurs Communications, faciliter l'exode des jeunes Orientaux en France et celui des Français en Orient;

Soutenir nos nationaux, encourager nos pionniers, défendre nos privilèges et leurs droits, promouvoir nos Ecoles et nos Missions d'Orient sans esprit de parti, pour la gloire française qu'elles ont fait prédominer;

Constituer, dans chaque pays des Sous-Comités principalement chargés de préconiser notre œuvre si intéressante des Foyers français d'Orient destinée à fournir un Centre de réunions, avec Salles de lectures, journaux et renseignements favorables à notre influence française et aux échanges locaux entre les Orientaux et les résidents français;

Intensifier en un mot et par tous les moyens la propagande franco-orientale;

Telles sont les lignes principales de notre *Section Politique* auxquelles le Comité "**France-Orient**" veut rallier tous les concours, avec l'appui des pouvoirs publics, des hautes personnalités dont il est entouré, de ses démarches, de ses documents et de sa propagande constante.

La *Revue* "**France-Orient**", organe officiel du Comité, servie gratuitement à tous ses Membres, collationne ces travaux et fait ressortir l'opportunité pressante de cet élan français vers l'Orient.

Toutes les Communications et Adhésions doivent être adressées à M. P. ABDON-BOISSON, Secrétaire général fondateur et Délégué politique du Comité "**France-Orient**", 5, avenue de l'Opéra, Paris.

Section Economique

La question *économique*, après l'épuisement de la grande guerre, devait nous occuper impérieusement.

Répondant aux vues et aux conseils du Gouvernement français à cet égard, le Comité "*France-Orient*" a créé une *Section Economique* appelée à constituer une véritable *Fédération* de commerçants, industriels, techniciens, agronomes, financiers, etc., ayant ou recherchant des relations d'affaires en Orient.

Concentrer et coordonner toutes nos forces d'expansion française, leur ouvrir de nouveaux débouchés, créer la liaison directe entre les producteurs orientaux et le Haut Commerce français ;

Etudier tous projets et propositions répondant aux besoins présents et aux soucis d'avenir ; développer le crédit et les ressources pour ces réalisations ;

Multiplier et stimuler les représentants français ; faciliter le rapprochement des Maisons françaises et orientales, les représenter aux Expositions, Foires et Marchés de France et d'Orient ;

Tel est l'objet général de notre *Section Economique*.

Les grandes Compagnies et Sociétés franco-orientales et les Adhérents indépendants qui ont tout à gagner à ce groupement sont appelés à bénéficier ainsi de tous appuis, de ses interventions officielles ou privées et spécialement de la documentation réciproque de ses Membres mis à même de traiter entre eux de bonnes affaires, *sans aucune participation du Comité qui se l'interdit par ses Statuts*. Leur cotisation spéciale indiquée ci-contre sert exclusivement à la propagande et aux frais généraux en développant l'action et l'utilité de cette section.

De création très récente, la *Section Economique* du Comité "*France Orient*" a déjà groupé autour de son programme des concours importants qui pourront faciliter les négociations des affiliés. Il suffit de citer parmi les Sociétés adhérentes :

Europe orientale : La Compagnie française de l'Est-Européen.

Tchéco-Slovaquie : La Banque "Bohemia", le Comptoir Tchéco-Slovaque d'Orient.

Yougo-Slavie : La Société d'Etudes Financières franco-yougo-slave.

Syrie-Cilicie-Liban : Agence générale du Didot-Bottin à Beyrouth.

Turquie : Société d'Etudes économiques et financières de Constantinople.

Egypte : L'Union Franco-Egyptienne d'Expansion économique.

Parmi ses Membres promoteurs :

MM. BLONDEL, ancien Ministre plénipotentiaire de France à Bucarest, vice-président de la Banque Franco-Roumaine, vice-président de la Société des Pétroles "Astra-Romana".

SERBESCO, délégué commercial du Gouvernement roumain.

PROST, banquier, administrateur du "Crédit Foncier d'Orient".

VERDIER, sous-directeur de la "Banque Française pour le Commerce et l'Industrie".

SEIGLE, administrateur général du Syndicat général pour le Maroc, administrateur de la Banque Marocaine.

DENTZ, Secrétaire général de la Société des Pétroles "Premier".

BONTE et THOMAS, industriels.

COMBOUL, directeur de l'Office Maritime, etc., etc.

Toutes Communications et demandes d'Adhésion ou de renseignements concernant la SECTION ECONOMIQUE doivent être adressées à MM. G. DE MONTMIRAL, Délégué économique, et E. GENIN, Délégué commercial du Comité "FRANCE-ORIENT", 5, Avenue de l'Opéra, Paris.

Organisation des Sections

RÈGLEMENT INTÉRIEUR

Pour faciliter les travaux du Comité, nos deux *Sections politique* et *économique* répartissent leurs opérations de la façon suivante :

Des *Délégations* spéciales sont formées pour *chaque pays* d'Orient. Nos Adhérents sont appelés à collaborer à celle qui répond le mieux à leurs vues.

Ces *Délégations* ainsi groupées se réunissent successivement l'un des mercredis de chaque mois, de 17 heures à 18 heures, à notre " Cercle d'Etudes orientales ", 5, avenue de l'Opéra, Paris :

- Le 2^e mercredi : France-Levant-Turquie-Perse-Albanie.
- 3^e — : France-Egypte-Grèce-Yougo-Slavie.
- 4^e — : France-Roumanie-Bulgarie-Tchéco-Slovaquie.
- 5^e — (éventuel) : Etudes complémentaires.

Le 1^{er} mercredi de chaque mois, de 16 heures à 18 heures, est réservé aux *Réunions générales* pour les Procès-verbaux et Comptes rendus mensuels.

Les *Assemblées générales* ont lieu au moins une fois par an.

Tous nos Membres sont invités à assister le plus régulièrement possible à ces Réunions, à participer à tous les actes du Comité, à lui apporter un Concours effectif avec leurs suggestions, leurs renseignements personnels et toutes contributions utiles. Ils coopèrent au développement constant de " *France-Orient* " en recrutant de nouveaux adhérents bien placés s'intéressant à notre programme d'expansion franco-orientale. L'initiative de chacun demeure en effet la base de notre action.

L'effort collectif en constitue la force et la portée. Recrutés parmi les personnalités les plus marquantes et les plus compétentes, les Membres des Conseils de Patronage, de Direction et de Propagande sont spécialement requis d'en élaborer les *Directives* et d'en assurer les réalisations, d'entretenir les rapports avec les Sous-Comités, Sections et Correspondants étrangers, ainsi que les affiliations avec les Associations similaires ou connexes.

Nos Services de Propagande, d'Edition, de diffusion de tous écrits, tracts ou brochures, ainsi que de recherches bibliographiques, sont mis à la disposition des Membres du Comité auxquels tous ouvrages et publications sur l'Orient sont distribués ou procurés. Le service régulier de la Revue " *France-Orient* " est compris dans le montant des cotisations de tous nos Membres *Perpétuels, Donateurs, Titulaires* et *Adhérents*.

Conditions d'Admission

EXTRAIT DES STATUTS

— Le Comité "*France-Orient*" est essentiellement un Centre d'action et de propagande française pour tous les pays orientaux.

— Il ne poursuit la réalisation d'aucun bénéfice. Le produit des cotisations est entièrement employé à la diffusion de son programme.

— Il se compose d'un *Conseil de Patronage*, d'un *Conseil de Direction et de Propagande* comprenant des *Membres français* :

Honoraires, Promoteurs, Titulaires (50 francs par an), *Adhérents* (25 francs par an) *Actifs et Correspondants* (concours effectif).

— Par dérogation aux Statuts de 1913 et par décisions spéciales des Assemblées générales du 2 février 1920-21, il est créé deux autres classes réservées aux *Orientaux* de marque et d'action amicale, dits :

Membres Donateurs Etrangers (100 francs par an minimum), et *Membres Correspondants Etrangers* (souscription facultative).

— Le titre de *Membre Perpétuel* est conféré à tout Adhérent effectuant pour le rachat de toutes cotisations, un versement unique de 500 francs.

— Le droit d'admission spécial à la *Section Economique* pour toute participation conférant également le titre de *Membre Perpétuel* est fixé à *Mille francs* pour les Sociétés collectives et à *Cinq cents francs* pour les Adhérents indépendants.

Une réduction de 25 % pour leur publicité et une annonce gratuite d'un seizième de page dans la Revue "*France-Orient*" sont en outre réservées pendant un an aux Sociétés collectives et pendant six mois aux Adhérents indépendants.

— Pour être Membre du Comité aux divers titres ci-dessus, il suffit d'être présenté par deux parrains au *Bureau du Conseil* qui propose la candidature en Assemblée ordinaire après enquête et ratification des conditions prévues.

— Tous les Membres participent de droit à tous les avantages, interventions et Réunions de Comité "*France-Orient*".



COMITÉ "FRANCE-ORIENT"

SIÈGE SOCIAL : 5, Avenue de l'Opéra — PARIS

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné (Nom, prénoms, qualité, adresse)

déclare adhérer au Comité "FRANCE-ORIENT" à titre de Membre ⁽¹⁾

pour être admis dans la Section ⁽²⁾ France

Economique ⁽³⁾.

Ci-joint

avec
ou
sans

montant de ma cotisation, souscription ou don au Comité "FRANCE-ORIENT

5, Avenue de l'Opéra, PARIS.

SIGNATURE :

(1) Perpétuel (Versement unique pour rachat de toutes cotisations 500 fr.). — Titulaires (50 fr. annuellement). — Adhérents (25 fr. par an). — Actifs et Correspondants français (Concours permanent).
Donateurs étrangers (Minimum 100 fr. par an). — Correspondants étrangers (Concours effectif ou Souscription).

